

Annie Ernaux

# La place

Gallimard

« Je hasarde une explication : écrire  
c'est le dernier recours quand on a trahi. »

JEAN GENET<sup>1</sup> \*

© Éditions Gallimard, 1983.

© Éditions Gallimard, 1997, pour le dossier.

\* Les notes appelées par chiffres ont été établies par Marie-France Savéan et sont regroupées en fin de volume, p. 105-109.



J'ai passé les épreuves pratiques du Capes<sup>2</sup> dans un lycée de Lyon, à la Croix-Rousse. Un lycée neuf, avec des plantes vertes dans la partie réservée à l'administration et au corps enseignant, une bibliothèque au sol en moquette sable. J'ai attendu là qu'on vienne me chercher pour faire mon cours, objet de l'épreuve, devant l'inspecteur et deux assesseurs, des profs de lettres très confirmés. Une femme corrigeait des copies avec hauteur, sans hésiter. Il suffisait de franchir correctement l'heure suivante pour être autorisée à faire comme elle toute ma vie. Devant une classe de première, des matheux, j'ai expliqué vingt-cinq lignes — il fallait les numéroter — du *Père Goriot* de Balzac. « Vous les avez traînés, vos élèves », m'a reproché l'inspecteur ensuite, dans le bureau du pro-

viseur. Il était assis entre les deux assesseurs, un homme et une femme myope avec des chaussures roses. Moi en face. Pendant un quart d'heure, il a mélangé critiques, éloges, conseils, et j'écoutais à peine, me demandant si tout cela signifiait que j'étais reçue. D'un seul coup, d'un même élan, ils se sont levés tous trois, l'air grave. Je me suis levée aussi, précipitamment. L'inspecteur m'a tendu la main. Puis, en me regardant bien en face : « Madame, je vous félicite. » Les autres ont répété « je vous félicite » et m'ont serré la main, mais la femme avec un sourire.

Je n'ai pas cessé de penser à cette cérémonie jusqu'à l'arrêt de bus, avec colère et une espèce de honte. Le soir même, j'ai écrit à mes parents que j'étais professeur « titulaire ». Ma mère m'a répondu qu'ils étaient très contents pour moi.

Mon père est mort deux mois après, jour pour jour. Il avait soixante-sept ans et tenait avec ma mère un café-alimentation dans un

quartier tranquille non loin de la gare, à Y... (Seine-Maritime). Il comptait se retirer dans un an. Souvent, durant quelques secondes, je ne sais plus si la scène du lycée de Lyon a eu lieu avant ou après, si le mois d'avril venteux où je me vois attendre un bus à la Croix-Rousse doit précéder ou suivre le mois de juin étouffant de sa mort.

C'était un dimanche, au début de l'après-midi.

Ma mère est apparue dans le haut de l'escalier. Elle se tamponnait les yeux avec la serviette de table qu'elle avait dû emporter avec elle en montant dans la chambre après le déjeuner. Elle a dit d'une voix neutre : « C'est fini. » Je ne me souviens pas des minutes qui ont suivi. Je revois seulement les yeux de mon père fixant quelque chose derrière moi, loin, et ses lèvres retroussées au-dessus des gencives. Je crois avoir demandé à ma mère de lui fermer

les yeux. Autour du lit, il y avait aussi la sœur de ma mère et son mari. Ils se sont proposés pour aider à la toilette, au rasage, parce qu'il fallait se dépêcher avant que le corps ne se raidisse. Ma mère a pensé qu'on pourrait le revêtir du costume qu'il avait étrenné pour mon mariage trois ans avant. Toute cette scène se déroulait très simplement, sans cris, ni sanglots, ma mère avait seulement les yeux rouges et un rictus continu. Les gestes s'accomplissaient tranquillement, sans désordre, avec des paroles ordinaires. Mon oncle et ma tante répétaient « il a vraiment fait vite » ou « qu'il a changé ». Ma mère s'adressait à mon père comme s'il était encore vivant, ou habité par une forme spéciale de vie, semblable à celle des nouveau-nés. Plusieurs fois, elle l'a appelé « mon pauvre petit père » avec affection.

Après le rasage, mon oncle a tiré le corps, l'a tenu levé pour qu'on lui enlève la chemise qu'il portait ces derniers jours et la remplacer par une propre. La tête retombait en avant, sur la poitrine nue couverte de marbrures. Pour la première fois de ma vie, j'ai vu le sexe de mon père. Ma mère l'a dissimulé rapidement avec les pans de la chemise propre, en riant un peu :

« Cache ta misère, mon pauvre homme. » La toilette finie, on a joint les mains de mon père autour d'un chapelet. Je ne sais plus si c'est ma mère ou ma tante qui a dit : « Il est plus gentil comme ça », c'est-à-dire net, convenable. J'ai fermé les persiennes et levé mon fils couché pour sa sieste dans la chambre à côté. « Grand-père fait dodo. »

Avertie par mon oncle, la famille qui vit à Y... est venue. Ils montaient avec ma mère et moi, et restaient devant le lit, silencieux quelques instants, après quoi ils chuchotaient sur la maladie et la fin brutale de mon père. Quand ils étaient redescendus, nous leur offrions à boire dans le café.

Je ne me souviens pas du médecin de garde qui a constaté le décès. En quelques heures, la figure de mon père est devenue méconnaissable. Vers la fin de l'après-midi, je me suis trouvée seule dans la chambre. Le soleil glissait à travers les persiennes sur le linoléum. Ce n'était plus mon père. Le nez avait pris toute la place dans la figure creusée. Dans son costume bleu sombre lâche autour du corps, il ressem-

blait à un oiseau couché. Son visage d'homme aux yeux grands ouverts et fixes de l'heure suivant sa mort avait déjà disparu. Même celui-là, je ne le reverrais jamais.

On a commencé de prévoir l'inhumation, la classe des pompes funèbres, la messe, les faire-part, les habits de deuil. J'avais l'impression que ces préparatifs n'avaient pas de lien avec mon père. Une cérémonie dont il serait absent pour une raison quelconque. Ma mère était dans un état de grande excitation et m'a confié que, la nuit d'avant, mon père avait tâtonné vers elle pour l'embrasser, alors qu'il ne parlait déjà plus. Elle a ajouté : « Il était beau garçon, tu sais, étant jeune. »

L'odeur est arrivée le lundi. Je ne l'avais pas imaginée. Relent doux puis terrible de fleurs oubliées dans un vase d'eau croupie.

Ma mère n'a fermé le commerce que pour l'enterrement. Sinon, elle aurait perdu des clients et elle ne pouvait pas se le permettre. Mon père décédé reposait en haut et elle servait

des pastis et des rouges en bas. Larmes, silence et dignité, tel est le comportement qu'on doit avoir à la mort d'un proche, dans une vision distinguée du monde. Ma mère, comme le voisinage, obéissait à des règles de savoir-vivre où le souci de dignité n'a rien à voir. Entre la mort de mon père le dimanche et l'inhumation le mercredi, chaque habitué, sitôt assis, commentait l'événement d'une façon laconique, à voix basse : « Il a drôlement fait vite... », ou faussement joviale : « Alors il s'est laissé aller le patron ! » Ils faisaient part de leur émotion quand ils avaient appris la nouvelle, « j'ai été retourné », « je ne sais pas ce que ça m'a fait ». Ils voulaient manifester ainsi à ma mère qu'elle n'était pas seule dans sa douleur, une forme de politesse. Beaucoup se rappelaient la dernière fois qu'ils l'avaient vu en bonne santé, recherchant tous les détails de cette dernière rencontre, le lieu exact, le jour, le temps qu'il faisait, les paroles échangées. Cette évocation minutieuse d'un moment où la vie allait de soi servait à exprimer tout ce que la mort de mon père avait de choquant pour la raison. C'est aussi par politesse qu'ils voulaient voir le patron. Ma mère n'a pas accédé toutefois à

toutes les demandes. Elle triait les bons, animés d'une sympathie véritable, des mauvais poussés par la curiosité. A peu près tous les habitués du café ont eu l'autorisation de dire au revoir à mon père. L'épouse d'un entrepreneur voisin a été refoulée parce qu'il n'avait jamais pu la sentir de son vivant, elle et sa bouche en cul de poule.

Les pompes funèbres sont venues le lundi. L'escalier qui monte de la cuisine aux chambres s'est révélé trop étroit pour le passage du cercueil. Le corps a dû être enveloppé dans un sac de plastique et traîné, plus que transporté, sur les marches, jusqu'au cercueil posé au milieu du café fermé pour une heure. Une descente très longue, avec les commentaires des employés sur la meilleure façon de s'y prendre, pivoter dans le tournant, etc.

Il y avait un trou dans l'oreiller sur lequel sa tête avait reposé depuis dimanche. Tant que le corps était là, nous n'avions pas fait le ménage de la chambre. Les vêtements de mon père étaient encore sur la chaise. De la poche à fermeture éclair de la salopette, j'ai retiré une liasse de billets, la recette du mercredi précédent. J'ai jeté les médicaments et porté les vêtements au sale.

La veille de l'inhumation, on a fait cuire une pièce de veau pour le repas qui suivrait la cérémonie. Il aurait été indélicat de renvoyer le ventre vide les gens qui vous font l'honneur d'assister aux obsèques. Mon mari est arrivé le soir, bronzé, gêné par un deuil qui n'était pas le sien. Plus que jamais, il a paru déplacé ici. On a dormi dans le seul lit à deux places, celui où mon père était mort.

Beaucoup de gens du quartier à l'église, les femmes qui ne travaillent pas, des ouvriers qui avaient pris une heure. Naturellement, aucune de ces personnes « haut placées » auxquelles mon père avait eu affaire pendant sa vie ne s'était dérangée, ni d'autres commerçants. Il ne faisait partie de rien, payant juste sa cotisation à l'union commerciale, sans participer à quoi que ce soit. Dans l'éloge funèbre, l'archiprêtre a parlé d'une « vie d'honnêteté, de travail », « un homme qui n'a jamais fait de tort à personne ».

Il y a eu le serrement des mains. Par une erreur du sacristain dirigeant l'opération — à

moins qu'il n'ait imaginé ce moyen d'un tour supplémentaire pour grossir le nombre des assistants — les mêmes gens qui nous avaient serré la main sont repassés. Une ronde cette fois rapide et sans condoléances. Au cimetière, quand le cercueil est descendu en oscillant entre les cordes, ma mère a éclaté en sanglots, comme le jour de mon mariage, à la messe.

Le repas d'inhumation s'est tenu dans le café, sur les tables mises bout à bout. Après un début silencieux, les conversations se sont mises en train. L'enfant, réveillé d'une bonne sieste, allait des uns aux autres en offrant une fleur, des cailloux, tout ce qu'il trouvait dans le jardin. Le frère de mon père, assez loin de moi, s'est penché pour me voir et me lancer : « Te rappelles-tu quand ton père te conduisait sur son vélo à l'école ? » Il avait la même voix que mon père. Vers cinq heures, les invités sont partis. On a rangé les tables sans parler. Mon mari a repris le train le soir même.

Je suis restée quelques jours avec ma mère pour les démarches et formalités courantes après un décès. Inscription sur le livret de famille à la mairie, paiement des pompes

funèbres, réponses aux faire-part. Nouvelles cartes de visite, madame *veuve* A... D... Une période blanche, sans pensées. Plusieurs fois, en marchant dans les rues, « je suis une grande personne » (ma mère, autrefois, « tu es une grande fille » à cause des règles).

On a réuni les vêtements de mon père pour les distribuer à des gens qui en auraient besoin. Dans son veston de tous les jours, accroché dans le cellier, j'ai trouvé son portefeuille. Dedans, il y avait un peu d'argent, le permis de conduire et, dans la partie qui se replie, une photo glissée à l'intérieur d'une coupure de journal. La photo, ancienne, avec des bords dentelés, montrait un groupe d'ouvriers alignés sur trois rangs, regardant l'objectif, tous en casquette. Photo typique des livres d'histoire pour « illustrer » une grève ou le Front populaire. J'ai reconnu mon père au dernier rang, l'air sérieux, presque inquiet. Beaucoup rient. La coupure de journal donnait les résultats, par ordre de mérite, du concours d'entrée des bacheliers à l'école normale d'institutrices. Le deuxième nom, c'était moi.

Ma mère est redevenue calme. Elle servait les clients comme avant. Seule, ses traits s'affais-

saient. Chaque matin, tôt, avant l'ouverture du commerce, elle a pris l'habitude d'aller au cimetière.

Dans le train du retour, le dimanche, j'essayais d'amuser mon fils pour qu'il se tienne tranquille, les voyageurs de première n'aiment pas le bruit et les enfants qui bougent. D'un seul coup, avec stupeur, « maintenant, je suis vraiment une bourgeoise » et « il est trop tard ».

Plus tard, au cours de l'été, en attendant mon premier poste, « il faudra que j'explique tout cela ». Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé.

Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit.

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à

la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée.

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles.

L'histoire commence quelques mois avant le vingtième siècle, dans un village du pays de Caux, à vingt-cinq kilomètres de la mer. Ceux qui n'avaient pas de terre se *louaient* chez les gros fermiers de la région. Mon grand-père travaillait donc dans une ferme comme charretier.

L'été, il faisait aussi les foins, la moisson. Il n'a rien fait d'autre de toute sa vie, dès l'âge de huit ans. Le samedi soir, il rapportait à sa femme toute sa paye et elle lui donnait son dimanche pour qu'il aille jouer aux dominos, boire son petit verre. Il rentrait saoul, encore plus sombre. Pour un rien, il distribuait des coups de casquette aux enfants. C'était un homme dur, personne n'osait lui chercher des noises. Sa femme *ne riait pas tous les jours*. Cette méchanceté était son ressort vital, sa force pour résister à la misère et croire qu'il était un homme. Ce qui le rendait violent, surtout, c'était de voir chez lui quelqu'un de la famille plongé dans un livre ou un journal. Il n'avait pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. Compter, il savait.

Je n'ai vu qu'une seule fois mon grand-père, à l'hospice où il devait mourir trois mois après. Mon père m'a menée par la main à travers deux rangées de lits, dans une salle immense, vers un très petit vieux à la belle chevelure blanche et bouclée. Il riait tout le temps en me regardant, plein de gentillesse. Mon père lui avait glissé un quart d'eau-de-vie, qu'il avait enfoui sous ses draps.

Chaque fois qu'on m'a parlé de lui, cela commençait par « il ne savait ni lire ni écrire », comme si sa vie et son caractère ne se comprenaient pas sans cette donnée initiale. Ma grand-mère, elle, avait appris à l'école des sœurs. Comme les autres femmes du village, elle tissait chez elle pour le compte d'une fabrique de Rouen, dans une pièce sans air recevant un jour étroit d'ouvertures allongées, à peine plus larges que des meurtrières. Les étoffes ne devaient pas être abîmées par la lumière. Elle était propre sur elle et dans son ménage, qualité la plus importante au village, où les voisins surveillaient la blancheur et l'état du linge en train de sécher sur la corde et savaient si le seau de nuit était vidé tous les jours. Bien que les maisons soient isolées les unes des autres par des haies et des talus, rien n'échappait au regard des gens, ni l'heure à laquelle l'homme était rentré du bistrot, ni la semaine où les serviettes hygiéniques auraient dû se balancer au vent.

Ma grand-mère avait même de la distinction, aux fêtes elle portait un faux cul en carton et elle ne pissait pas debout sous ses jupes comme la plupart des femmes de la campagne, par commodité. Vers la quarantaine, après cinq

enfants, les idées noires lui sont venues, elle cessait de parler durant des jours. Plus tard, des rhumatismes aux mains et aux jambes. Pour guérir, elle allait voir saint Riquier, saint Guillaume du Désert, frottait la statue avec un linge qu'elle s'appliquait sur les parties malades. Progressivement elle a cessé de marcher. On louait une voiture à cheval pour la conduire aux saints.

Ils habitaient une maison basse, au toit de chaume, au sol en terre battue. Il suffit d'arroser avant de balayer. Ils vivaient des produits du jardin et du poulailler, du beurre et de la crème que le fermier céda à mon grand-père. Des mois à l'avance ils pensaient aux noces et aux communions, ils y arrivaient le ventre creux de trois jours pour mieux profiter. Un enfant du village, en convalescence d'une scarlatine, est mort étouffé sous les vomissements des morceaux de volaille dont on l'avait gavé. Les dimanches d'été, ils allaient aux « assemblées », où l'on jouait et dansait. Un jour, mon père, en haut du mât de cocagne, a glissé sans avoir décroché le panier de victuailles. La colère de mon grand-père dura des heures. « *Espèce de grand piot* » (nom du dindon en normand).

Le signe de croix sur le pain, la messe, les pâques. Comme la propreté, la religion leur donnait la dignité. Ils s'habillaient en dimanche, chantaient le Credo<sup>3</sup> en même temps que les gros fermiers, mettaient des sous dans le plat. Mon père était enfant de chœur, il aimait accompagner le curé porter le viatique. Tous les hommes se découvraient sur leur passage.

Les enfants avaient toujours des vers. Pour les chasser, on cousait à l'intérieur de la chemise, près du nombril, une petite bourse remplie d'ail. L'hiver, du coton dans les oreilles. Quand je lis Proust ou Mauriac<sup>4</sup>, je ne crois pas qu'ils évoquent le temps où mon père était enfant. Son cadre à lui c'est le Moyen Age.

Il faisait deux kilomètres à pied pour atteindre l'école. Chaque lundi, l'instituteur inspectait les ongles, le haut du tricot de corps, les cheveux à cause de la vermine. Il enseignait durement, la règle de fer sur les doigts, *respecté*. Certains de ses élèves parvenaient au certificat dans les premiers du canton, un ou deux à l'école normale d'instituteurs. Mon père manquait la classe, à cause des pommes à ramasser, du foin, de la paille à botteler, de tout ce qui se

sème et se récolte. Quand il revenait à l'école, avec son frère aîné, le maître hurlait « Vos parents veulent donc que vous soyez misérables comme eux ! ». Il a réussi à savoir lire et écrire sans faute. Il aimait apprendre. (On disait apprendre tout court, comme boire ou manger.) Dessiner aussi, des têtes, les animaux. A douze ans, il se trouvait dans la classe du certificat. Mon grand-père l'a retiré de l'école pour le placer dans la même ferme que lui. On ne pouvait plus le nourrir à rien faire. « On n'y pensait pas, c'était pour tout le monde pareil. »

Le livre de lecture de mon père s'appelait *Le tour de la France par deux enfants*<sup>5</sup>. On y lit des phrases étranges, comme :

*Apprendre à toujours être heureux de notre sort (p. 186 de la 326<sup>e</sup> édition).*

*Ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est la charité du pauvre (p. 11).*

*Une famille unie par l'affection possède la meilleure des richesses (p. 260).*

*Ce qu'il y a de plus heureux dans la richesse, c'est qu'elle permet de soulager la misère d'autrui (p. 130).*

Le sublime à l'usage des enfants pauvres donne ceci :

*L'homme actif ne perd pas une minute, et, à la fin de la journée, il se trouve que chaque heure lui a apporté quelque chose. Le négligent, au contraire, remet toujours la peine à un autre moment; il s'endort et s'oublie partout, aussi bien au lit qu'à la table et à la conversation; le jour arrive à sa fin, il n'a rien fait; les mois et les années s'écoulent, la vieillesse vient, il en est encore au même point.*

C'est le seul livre dont il a gardé le souvenir, « ça nous paraissait réel ».

Il s'est mis à traire les vaches le matin à cinq heures, à vider les écuries, panser les chevaux, traire les vaches le soir. En échange, blanchi,

nourri, logé, un peu d'argent. Il couchait au-dessus de l'étable, une paille sans draps. Les bêtes rêvent, toute la nuit tapent le sol. Il pensait à la maison de ses parents, un lieu maintenant interdit. L'une de ses sœurs, bonne à tout faire, apparaissait parfois à la barrière, avec son baluchon, muette. Le grand-père jurait, elle ne savait pas dire pourquoi elle s'était encore une fois sauvée de sa place. Le soir même, il la reconduisait chez ses patrons, en lui faisant honte.

Mon père était gai de caractère, joueur, toujours prêt à raconter des histoires, faire des farces. Il n'y avait personne de son âge à la ferme. Le dimanche, il servait la messe avec son frère, vacher comme lui. Il fréquentait les « assemblées », dansait, retrouvait les copains d'école. *On était heureux quand même. Il fallait bien.*

Il est resté gars de ferme jusqu'au régiment. Les heures de travail ne se comptaient pas. Les fermiers rognent sur la nourriture. Un jour, la tranche de viande servie dans l'assiette d'un

vieux vacher a ondulé doucement, dessous elle était pleine de vers. Le supportable venait d'être dépassé. Le vieux s'est levé, réclamant qu'ils ne soient plus traités comme des chiens. La viande a été changée. Ce n'est pas le *Cuirassé Potemkine*<sup>6</sup>.

Des vaches du matin à celles du soir, le crachin d'octobre, les rasières de pommes qu'on bascule au pressoir, la fiente des poulaillers ramassée à larges pelles, avoir chaud et soif. Mais aussi la galette des rois, l'almanach Vermot<sup>7</sup>, les châtaignes grillées, Mardi gras t'en va pas nous ferons des crêpes, le cidre bouché et les grenouilles pétées avec une paille. Ce serait facile de faire quelque chose dans ce genre. L'éternel retour des saisons, les joies simples et le silence des champs. Mon père travaillait la terre des autres, il n'en a pas vu la beauté, la splendeur de la Terre-Mère et autres mythes lui ont échappé.

A la guerre 14, il n'est plus demeuré dans les fermes que les jeunes comme mon père et les vieux. On les ménageait. Il suivait l'avance des armées sur une carte accrochée dans la cuisine, découvrait les journaux polissons et allait au cinéma à Y... Tout le monde lisait à haute voix

le texte sous l'image, beaucoup n'avaient pas le temps d'arriver au bout. Il disait les mots d'argot rapportés par son frère en permission. Les femmes du village surveillaient tous les mois la lessive de celles dont le mari était au front, pour vérifier s'il ne manquait rien, aucune pièce de linge.

La guerre a secoué le temps. Au village, on jouait au yoyo et on buvait du vin dans les cafés au lieu de cidre. Dans les bals, les filles aimaient de moins en moins les gars de ferme, qui portaient toujours une odeur sur eux.

Par le régiment mon père est entré dans le monde. Paris, le métro, une ville de Lorraine, un uniforme qui les faisait tous égaux, des compagnons venus de partout, la caserne plus grande qu'un château. Il eut le droit d'échanger là ses dents rongées par le cidre contre un appareil. Il se faisait prendre en photo souvent.

Au retour, il n'a plus voulu retourner dans la culture. Il a toujours appelé ainsi le travail de la terre, l'autre sens de culture, le spirituel, lui était inutile.

Naturellement, pas d'autre choix que l'usine. Au sortir de la guerre, Y... commençait à s'industrialiser. Mon père est entré dans une corderie qui embauchait garçons et filles dès l'âge de treize ans. C'était un travail propre, à l'abri des intempéries. Il y avait des toilettes et des vestiaires séparés pour chaque sexe, des horaires fixes. Après la sirène, le soir, il était libre et il ne sentait plus sur lui la laiterie. Sorti du premier cercle<sup>8</sup>. A Rouen ou au Havre, on trouvait des emplois mieux payés, il lui aurait fallu quitter la famille, la mère crucifiée, affronter les malins de la ville. Il manquait de culot : huit ans de bêtes et de plaines.

Il était sérieux, c'est-à-dire, pour un ouvrier, ni feignant, ni buveur, ni noceur. Le cinéma et le charleston, mais pas le bistrot. Bien vu des chefs, ni syndicat ni politique. Il s'était acheté un vélo, il mettait chaque semaine de l'argent de côté.

Ma mère a dû apprécier tout cela quand elle

l'a rencontré à la corderie, après avoir travaillé dans une fabrique de margarine. Il était grand, brun, des yeux bleus, se tenait très droit, il se « croyait » un peu. « Mon mari n'a jamais fait ouvrier. »

Elle avait perdu son père. Ma grand-mère tissait à domicile, faisait des lessives et du repassage pour finir d'élever les derniers de ses six enfants. Ma mère achetait le dimanche, avec ses sœurs, un cornet de miettes de gâteaux chez le pâtissier. Ils n'ont pu se fréquenter tout de suite, ma grand-mère ne voulait pas qu'on lui prenne ses filles trop tôt, à chaque fois, c'était les trois quarts d'une paye qui s'en allaient.

Les sœurs de mon père, employées de maison dans des familles bourgeoises, ont regardé ma mère de haut. Les filles d'usine étaient accusées de ne pas savoir faire leur lit, de courir. Au village, on lui a trouvé mauvais genre. Elle voulait copier la mode des journaux, s'était fait couper les cheveux parmi les premières, portait des robes courtes et se fardait les yeux, les ongles des mains. Elle riait fort. En réalité, jamais elle ne s'était laissé toucher dans les toilettes, tous les dimanches elle allait à la messe et elle avait ajouré elle-même ses draps, brodé son trous-

seau. C'était une ouvrière vive, répondeuse. Une de ses phrases favorites : « Je vau**x** bien ces gens-là. »

Sur la photo du mariage, on lui voit les genoux. Elle fixe durement l'objectif sous le voile qui lui enserre le front jusqu'au-dessus des yeux. Elle ressemble à Sarah Bernhardt. Mon père se tient debout à côté d'elle, une petite moustache et « le col à manger de la tarte<sup>9</sup> ». Ils ne sourient ni l'un ni l'autre.

Elle a toujours eu honte de l'amour. Ils n'avaient pas de caresses ni de gestes tendres l'un pour l'autre. Devant moi, il l'embrassait d'un coup de tête brusque, comme par obligation, sur la joue. Il lui disait souvent des choses ordinaires mais en la regardant fixement, elle baissait les yeux et s'empêchait de rire. En grandissant, j'ai compris qu'il lui faisait des allusions sexuelles. Il fredonnait souvent *Parlez-moi d'amour*, elle chantait à bouleverser, aux repas de famille, *Voici mon corps pour vous aimer*.

Il avait appris la condition essentielle pour ne

pas reproduire la misère des parents : ne pas *s'oublier* dans une femme<sup>10</sup>.

Ils ont loué un logement à Y..., dans un pâté de maisons longeant une rue passante et donnant de l'autre côté sur une cour commune. Deux pièces en bas, deux à l'étage. Pour ma mère surtout, le rêve réalisé de la « chambre en haut ». Avec les économies de mon père, ils ont eu tout ce qu'il faut, une salle à manger, une chambre avec une armoire à glace. Une petite fille est née et ma mère est restée chez elle. Elle s'ennuyait. Mon père a trouvé une place mieux payée que la corderie, chez un couvreur.

C'est elle qui a eu l'idée, un jour où l'on a ramené mon père sans voix, tombé d'une charpente qu'il réparait, une forte commotion seulement. Prendre un commerce. Ils se sont remis à économiser, beaucoup de pain et de charcuterie. Parmi tous les commerces possibles, ils ne pouvaient en choisir qu'un sans mise de fonds importante et sans savoir-faire particulier, juste l'achat et la revente des marchandises. Un commerce pas cher parce qu'on y gagne peu. Le dimanche, ils sont allés voir à vélo les petits bistrotts de quartier, les épicerie-merceries de campagne. Ils se renseignaient pour savoir s'il

n'y avait pas de concurrent à proximité, ils avaient peur d'être roulés, de tout perdre pour finalement *retomber ouvriers*.

L..., à trente kilomètres du Havre, les brouillards y stagnent l'hiver toute la journée, surtout dans la partie la plus encaissée de la ville, au long de la rivière, la Vallée. Un ghetto ouvrier construit autour d'une usine textile, l'une des plus grosses de la région jusqu'aux années cinquante, appartenant à la famille Desgenetais, rachetée ensuite par Boussac. Après l'école, les filles entraient au tissage, une crèche accueillait plus tard leurs enfants dès six heures du matin. Les trois quarts des hommes y travaillaient aussi. Au fond de la combe, l'unique café-épicerie de la Vallée. Le plafond était si bas qu'on le touchait à main levée. Des pièces sombres où il fallait de l'électricité en plein midi, une minuscule courette avec un cabinet qui se déversait directement dans la rivière. Ils n'étaient pas indifférents au décor, mais ils avaient *besoin de vivre*.

Ils ont acheté le fonds à crédit.

Au début, le pays de Cocagne. Des rayons de nourritures et de boissons, des boîtes de pâté, des paquets de gâteaux. Étonnés aussi de gagner de l'argent maintenant avec une telle simplicité, un effort physique si réduit, commander, ranger, peser, le petit compte, merci au plaisir. Les premiers jours, au coup de sonnette, ils bondissaient ensemble dans la boutique, multipliaient les questions rituelles « et avec ça ? ». Ils s'amusaient, on les appelait patron, patronne.

Le doute est venu avec la première femme disant à voix basse, une fois ses commissions dans le sac, je suis un peu gênée en ce moment, est-ce que je peux payer samedi. Suivie d'une autre, d'une autre encore. L'ardoise ou le retour à l'usine. L'ardoise leur a paru la solution la moins pire.

Pour faire face, surtout pas de désirs. Jamais d'apéritifs ou de bonnes boîtes sauf le dimanche. Obligés d'être en froid avec les frères et sœurs qu'ils avaient d'abord régalez pour montrer qu'ils avaient les moyens. Peur continue de *manger le fonds*.

Ces jours-là, en hiver souvent, j'arrivais essoufflée, affamée, de l'école. Rien n'était allumé chez nous. Ils étaient tous les deux dans la cuisine, lui, assis à la table, regardait par la fenêtre, ma mère debout près de la gazinière. Des épaisseurs de silence me tombaient dessus. Parfois, lui ou elle, « il va falloir vendre ». Ce n'était plus la peine de commencer mes devoirs. Le monde allait *ailleurs*, à la Coop, au Familistère, n'importe où. Le client qui poussait alors la porte innocemment paraissait une suprême dérision. Accueilli comme un chien, il payait pour tous ceux qui ne venaient pas. Le monde nous abandonnait.

Le café-épicerie de la Vallée ne rapportait pas plus qu'une paye d'ouvrier. Mon père a dû s'embaucher sur un chantier de construction de la basse Seine. Il travaillait dans l'eau avec des grandes bottes. On n'était pas obligé de savoir nager. Ma mère tenait seule le commerce dans la journée.

Mi-commerçant, mi-ouvrier, des deux bords à la fois, voué donc à la solitude et à la méfiance. Il n'était pas syndiqué. Il avait peur des Croix-de-Feu<sup>11</sup> qui défilait dans L... et des rouges qui lui prendraient son fonds. Il gardait ses idées pour lui. *Il n'en faut pas dans le commerce.*

Ils ont fait leur trou peu à peu, liés à la misère et à peine au-dessus d'elle. Le crédit leur attachait les familles nombreuses ouvrières, les plus démunies. Vivant sur le besoin des autres, mais avec compréhension, refusant rarement de « marquer sur le compte ». Ils se sentaient toutefois le *droit de faire la leçon* aux imprévoyants ou de menacer l'enfant que sa mère envoyait exprès aux courses à sa place en fin de semaine, sans argent : « Dis à ta mère qu'elle tâche de me payer, sinon je ne la servirai plus. » Ils ne sont plus ici du bord le plus humilié.

Elle était patronne à part entière, en blouse blanche. Lui gardait son bleu pour servir. Elle ne disait pas comme d'autres femmes « mon mari va me disputer si j'achète ça, si je vais là ». Elle lui *faisait la guerre* pour qu'il retourne à la messe, où il avait cessé d'aller au régiment,

pour qu'il perde ses *mauvaises manières* (c'est-à-dire de paysan ou d'ouvrier). Il lui laissait le soin des commandes et du chiffre d'affaires. C'était une femme qui pouvait aller partout, autrement dit, franchir les barrières sociales. Il l'admirait, mais il se moquait d'elle quand elle disait « j'ai fait un vent ».

Il est entré aux raffineries de pétrole Standard, dans l'estuaire de la Seine. Il faisait les quarts. Le jour, il n'arrivait pas à dormir à cause des clients. Il bouffissait, l'odeur de pétrole ne partait jamais, c'était en lui et elle le nourrissait. Il ne mangeait plus. Il gagnait beaucoup et il y avait de l'avenir. On promettait aux ouvriers une cité de toute beauté, avec salle de bains et cabinets à l'intérieur, un jardin.

Dans la Vallée, les brouillards d'automne persistaient toute la journée. Aux fortes pluies, la rivière inondait la maison. Pour venir à bout des rats d'eau, il a acheté une chienne à poil court qui leur brisait l'échine d'un coup de croc.

« *Il y avait plus malheureux que nous.* »

36, le souvenir d'un rêve, l'étonnement d'un pouvoir qu'il n'avait pas soupçonné, et la certitude résignée qu'ils ne pouvaient le conserver.

Le café-épicerie ne fermait jamais. Il passait à servir ses congés payés. La famille rappiquait toujours, gobergée. Heureux qu'ils étaient d'offrir au beau-frère chaudronnier ou employé de chemin de fer le spectacle de la profusion. Dans leur dos, ils étaient traités de riches, l'injure.

Il ne buvait pas. Il cherchait à *tenir sa place*. Paraître plus commerçant qu'ouvrier. Aux raffineries, il est passé contremaître.

J'écris lentement. En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père. L'épure tend à prendre toute la place, l'idée à courir toute seule. Si au contraire je laisse glisser les images du souvenir, je le revois tel qu'il était, son rire, sa démarche, il me conduit par la main à la foire et les manèges me terrifient, tous les signes d'une condition parta-

gée avec d'autres me deviennent indifférents. A chaque fois, je m'arrache du piège de l'individuel.

Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécu mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre.

La petite fille est rentrée de classe un jour avec mal à la gorge. La fièvre ne baissait pas, c'était la diphtérie. Comme les autres enfants de la Vallée, elle n'était pas vaccinée. Mon père était aux raffineries quand elle est morte. A son retour, on l'a entendu hurler depuis le haut de

la rue. Hébéture pendant des semaines, des accès de mélancolie ensuite, il restait sans parler, à regarder par la fenêtre, de sa place à table. Il se *frappait* pour un rien. Ma mère racontait en s'essuyant les yeux avec un chiffon sorti de sa blouse, « elle est morte à sept ans, comme une petite sainte ».

Une photo prise dans la courette au bord de la rivière. Une chemise blanche aux manches retroussées, un pantalon sans doute en flanelle, les épaules tombantes, les bras légèrement arrondis. L'air mécontent, d'être surpris par l'objectif, peut-être, avant d'avoir pris la position. Il a quarante ans. Rien dans l'image pour rendre compte du malheur passé, ou de l'espérance. Juste les signes clairs du temps, un peu de ventre, les cheveux noirs qui se dégarnissent aux tempes, ceux, plus discrets, de la condition sociale, ces bras décollés du corps, les cabinets et la buanderie qu'un œil petit-bourgeois n'aurait pas choisis comme fond pour la photo.

En 1939 il n'a pas été appelé, trop vieux déjà. Les raffineries ont été incendiées par les Alle-

mands et il est parti à bicyclette sur les routes tandis qu'elle profitait d'une place dans une voiture, elle était enceinte de six mois. A Pont-Audemer il a reçu des éclats d'obus au visage et il s'est fait soigner dans la seule pharmacie ouverte. Les bombardements continuaient. Il a retrouvé sa belle-mère et ses belles-sœurs avec leurs enfants et des paquets sur les marches de la basilique de Lisieux, noire de réfugiés ainsi que l'esplanade par-devant. Ils croyaient être protégés. Quand les Allemands les ont rejoints, il est rentré à L... L'épicerie avait été pillée de fond en comble par ceux qui n'avaient pu partir. A son tour ma mère est revenue et je suis née dans le mois qui a suivi. A l'école, quand on ne comprenait pas un problème, on nous appelait des enfants de guerre.

Jusqu'au milieu des années cinquante, dans les repas de communion, les réveillons de Noël, l'épopée de cette époque sera récitée à plusieurs voix, reprise indéfiniment avec toujours les thèmes de la peur, de la faim, du froid pendant l'hiver 1942. *Il fallait bien vivre malgré tout.* Chaque semaine, mon père rapportait d'un entrepôt, à trente kilomètres de L..., dans une

carriole attachée derrière son vélo, les marchandises que les grossistes ne livraient plus. Sous les bombardements incessants de 1944, en cette partie de la Normandie, il a continué d'aller au ravitaillement, quémendant des suppléments pour les vieux, les familles nombreuses, tous ceux qui étaient au-dessous du marché noir. Il fut considéré dans la Vallée comme le héros du ravitaillement. Non pas choix, mais nécessité. Ultérieurement, certitude d'avoir joué un rôle, d'avoir vécu vraiment en ces années-là.

Le dimanche, ils fermaient le commerce, se promenaient dans les bois et pique-niquaient avec du flan sans œufs. Il me portait sur ses épaules en chantant et sifflant. Aux alertes, on se faufilait sous le billard du café avec la chienne. Sur tout cela ensuite, le sentiment que « c'était la destinée ». A la Libération, il m'a appris à chanter *La Marseillaise* en ajoutant à la fin « tas de cochons » pour rimer avec « sillon ». Comme les gens autour, il était très gai. Quand on entendait un avion, il m'emmenait par la main dans la rue et me disait de regarder le ciel, l'oiseau : la guerre était finie.

Entraîné par l'espérance générale de 1945, il a décidé de quitter la Vallée. J'étais souvent malade, le médecin voulait m'envoyer en aérium. Ils ont vendu le fonds pour retourner à Y... dont le climat venteux, l'absence de toute rivière ou ruisseau leur paraissaient bons pour la santé. Le camion de déménagement, à l'avant duquel nous étions installés, est arrivé dans Y... au milieu de la foire d'octobre. La ville avait été brûlée par les Allemands, les baraques et les manèges s'élevaient entre les décombres. Pendant trois mois, ils ont vécu dans un deux-pièces meublé sans électricité, au sol de terre battue, prêté par un membre de la famille. Aucun commerce correspondant à leurs moyens n'était à vendre. Il s'est fait embaucher par la ville au remblaiement des trous de bombe. Le soir, elle disait en se tenant à la barre pour les torchons qui fait le tour des vieilles cuisinières : « Quelle position. » Il ne répondait jamais. L'après-midi, elle me promenait dans toute la ville. Le centre seul avait été détruit, les magasins s'étaient installés dans des maisons particulières. Mesure de la privation, une image : un jour, il fait déjà noir, à l'étalage d'une petite fenêtre, la seule éclairée dans la

rue, brillent des bonbons roses, ovales, poudrés de blanc, dans des sachets de cellophane. On n'y avait pas droit, il fallait des tickets.

Ils ont trouvé un fonds de café-épicerie-bois-charbons dans un quartier décentré, à mi-chemin de la gare et de l'hospice. C'est là qu'autrefois ma mère petite fille allait aux commissions. Une maison paysanne, modifiée par l'ajout d'une construction en brique rouge à un bout, avec une grande cour, un jardin et une demi-douzaine de bâtiments servant d'entrepôts. Au rez-de-chaussée, l'alimentation communiquait avec le café par une pièce minuscule où débouchait l'escalier pour les chambres et le grenier. Bien qu'elle soit devenue la cuisine, les clients ont toujours utilisé cette pièce comme passage entre l'épicerie et le café. Sur les marches de l'escalier, au bord des chambres, étaient stockés les produits redoutant l'humidité, café, sucre. Au rez-de-chaussée, il n'y avait aucun endroit personnel. Les cabinets étaient dans la cour. On vivait enfin *au bon air*.

La vie d'ouvrier de mon père s'arrête ici.

Il y avait plusieurs cafés proches du sien, mais pas d'autre alimentation dans un large rayon. Longtemps le centre est resté en ruine, les belles épiceries d'avant-guerre campaient dans des baraquements jaunes. Personne pour leur *faire du tort*. (Cette expression, comme beaucoup d'autres, est inséparable de mon enfance, c'est par un effort de réflexion que j'arrive à la dépouiller de la menace qu'elle contenait alors.) La population du quartier, moins uniformément ouvrière qu'à L..., se composait d'artisans, d'employés du gaz, ou d'usines moyennes, de retraités du type « économiquement faibles ». Davantage de distances entre les gens. Des pavillons en meulière isolés par des grilles côtoyant des pâtés de cinq ou six habitations sans étage avec cour commune. Partout des jardinets de légumes.

Un café d'habités, buveurs réguliers d'avant ou d'après le travail, dont la place est sacrée, équipes de chantiers, quelques clients qui auraient pu, avec leur *situation*, choisir un éta-

blissement moins populaire, un officier de marine en retraite, un contrôleur de la sécurité sociale, des gens *pas fiers* donc. Clientèle du dimanche, différente, familles entières pour l'apéro, grenadine aux enfants, vers onze heures. L'après-midi, les vieux de l'hospice libérés jusqu'à six heures, gais et bruyants, poussant la romance. Parfois, il fallait leur faire cuver rincettes et surincettes dans un bâtiment de la cour, sur une couverture, avant de les renvoyer présentables aux bonnes sœurs. Le café du dimanche leur servait de famille. Conscience de mon père d'avoir une fonction sociale nécessaire, d'offrir un lieu de fête et de liberté à tous ceux dont il disait « ils n'ont pas toujours été comme ça » sans pouvoir expliquer clairement pourquoi ils étaient devenus comme ça. Mais évidemment un « assommoir<sup>12</sup> » pour ceux qui n'y auraient jamais mis les pieds. A la sortie de la fabrique voisine de sous-vêtements, les filles venaient arroser les anniversaires, les mariages, les départs. Elles prenaient dans l'épicerie des paquets de boudoirs, qu'elles trempaient dans le mousseux, et elles éclataient en bouquets de rires, pliées en deux au-dessus de la table.

Voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne. Parce que ces façons de vivre étaient à nous, un bonheur même, mais aussi les barrières humiliantes de notre condition (conscience que « ce n'est pas assez bien chez nous »), je voudrais dire à la fois le bonheur et l'aliénation. Impression, bien plutôt, de tanguer d'un bord à l'autre de cette contradiction.

Alentour de la cinquantaine, encore la force de l'âge, la tête très droite, l'air soucieux, comme s'il craignait que la photo ne soit ratée, il porte un ensemble, pantalon foncé, veste claire sur une chemise et une cravate. Photo prise un dimanche, en semaine, il était en bleus. De toute façon, on prenait les photos le

dimanche, plus de temps, et l'on était mieux habillé. Je figure à côté de lui, en robe à volants, les deux bras tendus sur le guidon de mon premier vélo, un pied à terre. Il a une main balante, l'autre à sa ceinture. En fond, la porte ouverte du café, les fleurs sur le bord de la fenêtre, au-dessus de celle-ci la plaque de licence des débits de boisson. On se fait photographe avec ce qu'on est fier de posséder, le commerce, le vélo, plus tard la 4 CV, sur le toit de laquelle il appuie une main, faisant par ce geste remonter exagérément son veston. Il ne rit sur aucune photo.

Par rapport aux années de jeunesse, les trois-huit des raffineries, les rats de la Vallée, l'évidence du bonheur.

On avait tout ce *qu'il faut*, c'est-à-dire qu'on mangeait à notre faim (preuve, l'achat de viande à la boucherie quatre fois par semaine), on avait chaud dans la cuisine et le café, seules pièces où l'on vivait. Deux tenues, l'une pour le tous-les-jours, l'autre pour le dimanche (la première usée, on *dépassait* celle du dimanche au tous-les-jours). J'avais *deux* blouses d'école. *La*

*gosse n'est privée de rien*. Au pensionnat, on ne pouvait pas dire que j'avais *moins bien que les autres*, j'avais *autant* que les filles de cultivateurs ou de pharmacien en poupées, gommes et taille-crayons, chaussures d'hiver fourrées, chaquet et missel vespéral romain<sup>13</sup>.

Ils ont pu embellir la maison, supprimant ce qui rappelait l'ancien temps, les poutres apparentes, la cheminée, les tables en bois et les chaises de paille. Avec son papier à fleurs, son comptoir peint et brillant, les tables et guéridons en simili-marbre, le café est devenu propre et gai. Du balatum<sup>14</sup> à grands damiers jaunes et bruns a recouvert le parquet des chambres. La seule contrariété longtemps, la façade en colombage, à raies blanches et noires, dont le ravalement en crépi était au-dessus de leurs moyens. En passant, l'une de mes institutrices a dit une fois que la maison était jolie, une vraie maison normande. Mon père a cru qu'elle parlait ainsi par politesse. Ceux qui admiraient nos vieilles choses, la pompe à eau dans la cour, le colombage normand, voulaient sûrement nous empêcher de posséder ce qu'ils possédaient déjà, eux, de moderne, l'eau sur l'évier et un pavillon blanc.

Il a emprunté pour devenir propriétaire des murs et du terrain. Personne dans la famille ne l'avait jamais été.

Sous le bonheur, la crispation de l'aisance gagnée à l'arraché. *Je n'ai pas quatre bras. Même pas une minute pour aller au petit endroit. La grippe, moi, je la fais en marchant.* Etc. Chant quotidien.

Comment décrire la vision d'un monde où tout *coûte cher*. Il y a l'odeur de linge frais d'un matin d'octobre, la dernière chanson du poste qui bruit dans la tête. Soudain, ma robe s'accroche par la poche à la poignée du vélo, se déchire. Le drame, les cris, la journée est finie. « Cette gosse ne *compte* rien ! »

Sacralisation obligée des choses. Et sous toutes les paroles, des uns et des autres, les miennes, soupçonner des envies et des comparaisons. Quand je disais, « il y a une fille qui a visité les châteaux de la Loire », aussitôt, fâchés, « Tu as bien le temps d'y aller. Sois heureuse avec ce que tu as ». Un manque continu, sans fond.

Mais désirer pour désirer, car ne pas savoir au fond ce qui est beau, ce qu'il faudrait aimer. Mon père s'en est toujours remis aux conseils du peintre, du menuisier, pour les couleurs et les formes, *ce qui se fait*. Ignorer jusqu'à l'idée qu'on puisse s'entourer d'objets choisis un par un. Dans leur chambre, aucune décoration, juste des photos encadrées, des napperons fabriqués pour la fête des mères, et sur la cheminée, un grand buste d'enfant en céramique, que le marchand de meubles avait joint en prime pour l'achat d'un cosy corner.

Leitmotiv, *il ne faut pas péter plus haut qu'on l'a*.

La peur d'être *déplacé*, d'avoir honte. Un jour, il est monté par erreur en première avec un billet de seconde. Le contrôleur lui a fait payer le supplément. Autre souvenir de honte : chez le notaire, il a dû écrire le premier « lu et approuvé », il ne savait pas comment orthographier, il a choisi « à prouver ». Gêne, obsession de cette faute, sur la route du retour. L'ombre de l'indignité.

Dans les films comiques de cette époque, on voyait beaucoup de héros naïfs et paysans se

comporter de travers à la ville ou dans les milieux mondains (rôles de Bourvil). On riait aux larmes des bêtises qu'ils disaient, des impairs qu'ils osaient commettre, et qui figuraient ceux qu'on craignait de commettre soi-même. Une fois, j'ai lu que Bécassine en apprentissage, ayant à broder un oiseau sur un bavoir, et sur les autres *idem*, broda *idem* au point de bourdon. Je n'étais pas sûre que je n'aurais pas brodé *idem*.

Devant les personnes qu'il jugeait importantes, il avait une raideur timide, ne posant jamais aucune question. Bref, se comportant avec intelligence. Celle-ci consistait à percevoir notre infériorité et à la refuser en la cachant du mieux possible. Toute une soirée à nous demander ce que la directrice avait bien pu vouloir dire par : « Pour ce rôle, votre petite fille sera en *costume de ville*. » Honte d'ignorer ce qu'on aurait forcément su si nous n'avions pas été ce que nous étions, c'est-à-dire inférieurs.

Obsession : « *Qu'est-ce qu'on va penser de nous ?* » (les voisins, les clients, tout le monde).

Règle : déjouer constamment le regard critique des autres, par la politesse, l'absence

d'opinion, une attention minutieuse aux humeurs qui risquent de vous atteindre. Il ne regardait pas les légumes d'un jardin que le propriétaire était en train de bêcher, à moins d'y être convié par un signe, sourire ou petit mot. Jamais de visite, même à un malade en clinique, sans être invité. Aucune question où se dévoileraient une curiosité, une envie qui donnent barre à l'interlocuteur sur nous. Phrase interdite : « Combien vous avez payé ça ? »

Je dis souvent « nous » maintenant, parce que j'ai longtemps pensé de cette façon et je ne sais pas quand j'ai cessé de le faire.

Le patois avait été l'unique langue de mes grands-parents.

Il se trouve des gens pour apprécier le « pittoresque du patois » et du français populaire. Ainsi Proust relevait avec ravissement les incorrections et les mots anciens de Françoise<sup>15</sup>.

Seule l'esthétique lui importe parce que Française est sa bonne et non sa mère. Que lui-même n'a jamais senti ces tournures lui venir aux lèvres spontanément.

Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. Il était fier d'avoir pu s'en débarrasser en partie, même si son français n'était pas bon, c'était du français. Aux kermesses d'Y..., des forts en bagout, costumés à la normande, faisaient des sketches en patois, le public riait. Le journal local avait une chronique normande pour amuser les lecteurs. Quand le médecin ou n'importe qui de *haut placé* glissait une expression cauchoise dans la conversation comme « elle pète par la sente » au lieu de « elle va bien », mon père répétait la phrase du docteur à ma mère avec satisfaction, heureux de croire que ces gens-là, pourtant si chics, avaient encore quelque chose de commun avec nous, une petite infériorité. Il était persuadé que cela leur avait échappé. Car il lui a toujours paru impossible que l'on puisse parler « bien » naturellement. Toubib ou curé, il fallait se forcer, s'écouter, quitte chez soi à se laisser aller.

Bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait, ou il s'arrêtait au

milieu d'une phrase, disant « n'est-ce pas » ou simplement « pas » avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers, d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet.

Mais il détestait aussi les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne « voulaient rien dire ». Tout le monde à un moment disait : « Sûrement pas » à tout bout de champ, il ne comprenait pas qu'on dise deux mots se contredisant. A l'inverse de ma mère, soucieuse de faire évoluée, qui osait expérimenter, avec un rien d'incertitude, ce qu'elle venait d'entendre ou de lire, il se refusait à employer un vocabulaire qui n'était pas le sien.

Enfant, quand je m'efforçais de m'exprimer dans un langage châtié, j'avais l'impression de me jeter dans le vide.

Une de mes frayeurs imaginaires, avoir un père instituteur qui m'aurait obligée à bien parler sans arrêt, en détachant les mots. On parlait avec toute la bouche.

Puisque la maîtresse me « reprenait », plus tard j'ai voulu reprendre mon père, lui annon-

cer que « se parterrer » ou « quart moins d'onze heures » *n'existaient pas*. Il est entré dans une violente colère. Une autre fois : « Comment voulez-vous que je ne me fasse pas reprendre, si vous parlez mal tout le temps ! » Je pleurais. Il était malheureux. Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent.

Il était gai.

Il blaguait avec les clientes qui aimaient à rire. Grivoiseries à mots couverts. Scatologie. L'ironie, inconnue. Au poste, il prenait les émissions de chansonniers, les jeux. Toujours prêt à m'emmener au cirque, aux films *bêtes*, au feu d'artifice. A la foire, on montait dans le train fantôme, l'Himalaya, on entrainait voir la femme la plus grosse du monde et le Lilliputien.

Il n'a jamais mis les pieds dans un musée. Il s'arrêtait devant un beau jardin, des arbres en fleur, une ruche, regardait les filles bien en chair. Il admirait les constructions immenses,

les grands travaux modernes (le pont de Tancarville). Il aimait la musique de cirque, les promenades en voiture dans la campagne, c'est-à-dire qu'en parcourant des yeux les champs, les hêtrées, en écoutant l'orchestre de Bouglione, il paraissait heureux. L'émotion qu'on éprouve en entendant un air, devant des paysages, n'était pas un sujet de conversation. Quand j'ai commencé à fréquenter la petite-bourgeoisie d'Y..., on me demandait d'abord mes goûts, le jazz ou la musique classique, Tati ou René Clair, cela suffisait à me faire comprendre que j'étais passée dans un autre monde.

Un été, il m'a emmenée trois jours dans la famille, au bord de la mer. Il marchait pieds nus dans des sandales, s'arrêtait à l'entrée des blockhaus, buvait des demis à la terrasse des cafés et moi des sodas. Pour ma tante, il a tué un poulet qu'il tenait entre ses jambes, en lui enfonçant des ciseaux dans le bec, le sang gras dégouttait sur la terre du cellier. Ils restaient tous à table jusqu'au milieu de l'après-midi, à évoquer la guerre, les parents, à se passer des photos autour des tasses vides. « *On prendra bien le temps de mourir, marchez !* »

Peut-être une tendance profonde à ne pas s'en faire, malgré tout. Il s'inventa des occupations qui l'éloignaient du commerce. Un élevage de poules et de lapins, la construction de dépendances, d'un garage. La disposition de la cour s'est modifiée souvent au gré de ses désirs, les cabinets et le poulailler ont déménagé trois fois. Toujours l'envie de démolir et de reconstruire.

Ma mère : « C'est un homme de la campagne, que voulez-vous. »

Il reconnaissait les oiseaux à leur chant et regardait le ciel chaque soir pour savoir le temps qu'il ferait, froid et sec s'il était rouge, pluie et vent quand la lune était dans l'eau, c'est-à-dire immergée dans les nuages. Tous les après-midi il filait à son jardin, toujours net. Avoir un jardin sale, aux légumes mal soignés

indiquait un laisser-aller de mauvais aloi, comme se négliger sur sa personne ou trop boire. C'était perdre la notion du temps, celui où les espèces doivent se mettre en terre, le souci de ce que penseraient les autres. Parfois des ivrognes notoires se rachetaient par un beau jardin cultivé entre deux cuites. Quand mon père n'avait pas réussi des poireaux ou n'importe quoi d'autre, il y avait du désespoir en lui. A la tombée du jour, il vidait le seau de nuit dans la dernière rangée ouverte par la bêche, furieux s'il découvrait, en le déversant, des vieux bas et des stylos bille que j'y avais jetés, par paresse de descendre à la poubelle.

Pour manger, il ne se servait que de son Opinel<sup>16</sup>. Il coupait le pain en petits cubes, déposés près de son assiette pour y piquer des bouts de fromage, de charcuterie, et saucer. Me voir laisser de la nourriture dans l'assiette lui faisait deuil. On aurait pu ranger la sienne sans la laver. Le repas fini, il essuyait son couteau contre son bleu. S'il avait mangé du hareng, il l'enfouissait dans la terre pour lui enlever l'odeur. Jusqu'à la fin des années cinquante, il a mangé de la soupe le matin, après il s'est mis au

café au lait, avec réticence, comme s'il sacrifiait à une délicatesse féminine. Il le buvait cuillère par cuillère, en aspirant, comme de la soupe. A cinq heures, il se faisait sa collation, des œufs, des radis, des pommes cuites et se contentait le soir d'un potage. La mayonnaise, les sauces compliquées, les gâteaux, le dégoûtaient.

Il dormait toujours avec sa chemise et son tricot de corps. Pour se raser, trois fois par semaine, dans l'évier de la cuisine surmonté d'une glace, il déboutonnait son col, je voyais sa peau très blanche à partir du cou. Les salles de bains, signe de richesse, commençaient à se répandre après la guerre, ma mère a fait installer un cabinet de toilette à l'étage, il ne s'en est jamais servi, continuant de se débarbouiller dans la cuisine.

Dans la cour, l'hiver, il crachait et il éternuait avec plaisir.

Ce portrait, j'aurais pu le faire autrefois, en rédaction, à l'école, si la description de ce que je connaissais n'avait pas été interdite. Un jour, une fille, en classe de CM2, a fait s'envoler son cahier par un splendide atchoum. La maîtresse

au tableau s'est retournée : « Distingué, vraiment ! »

Personne à Y..., dans les classes moyennes, commerçants du centre, employés de bureau, ne veut avoir l'air de « sortir de sa campagne ». Faire paysan signifie qu'on n'est pas évolué, toujours en retard sur ce qui se fait, en vêtements, langage, allure. Anecdote qui plaisait beaucoup : un paysan, en visite chez son fils à la ville, s'assoit devant la machine à laver qui tourne, et reste là, pensif, à fixer le linge brassé derrière le hublot. A la fin, il se lève, hoche la tête et dit à sa belle-fille : « On dira ce qu'on voudra, la télévision c'est pas au point. »

Mais à Y..., on regardait moins les manières des gros cultivateurs qui débarquaient au marché dans des Vedette, puis des DS, maintenant des CX. Le pire, c'était d'avoir les gestes et l'allure d'un paysan sans l'être.

Lui et ma mère s'adressaient continuellement

la parole sur un ton de reproche, jusque dans le souci qu'ils avaient l'un de l'autre. « Mets ton cache-nez pour dehors! » ou « Reste donc assise un peu! », on aurait dit des injures. Ils chicanaient sans cesse pour savoir qui avait perdu la facture du limonadier, oublié d'éteindre dans la cave. Elle criait plus haut que lui parce que tout lui *tapait sur le système*, la livraison en retard, le casque trop chaud du coiffeur, les règles et les clients. Parfois : « Tu n'étais pas fait pour être commerçant » (comprendre : tu aurais dû rester ouvrier). Sous l'insulte, sortant de son calme habituel : « CARNE! J'aurais mieux fait de te laisser où tu étais. » Échange hebdomadaire : Zéro! — Cinglée!

Triste individu! — Vieille garce!

Etc. Sans aucune importance.

On ne savait pas se parler entre nous autrement que d'une manière râleuse. Le ton poli réservé aux étrangers. Habitude si forte que, tâchant de s'exprimer comme il faut en compagnie de gens, mon père retrouvait pour m'interdire de grimper au tas de cailloux un ton brusque, son accent et des invectives nor-

mandes, détruisant le bon effet qu'il voulait donner. Il n'avait pas appris à me gronder en distingué et je n'aurais pas cru à la menace d'une gifle proférée sous une forme correcte.

La politesse entre parents et enfants m'est demeurée longtemps un mystère. J'ai mis aussi des années à « comprendre » l'extrême gentillesse que des personnes bien éduquées manifestent dans leur simple bonjour. J'avais honte, je ne méritais pas tant d'égards, j'allais jusqu'à imaginer une sympathie particulière à mon endroit. Puis je me suis aperçue que ces questions posées avec l'air d'un intérêt pressant, ces sourires, n'avaient pas plus de sens que de manger bouche fermée ou de se moucher discrètement.

Le déchiffrement de ces détails s'impose à moi maintenant, avec d'autant plus de nécessité que je les ai refoulés, sûre de leur insignifiance. Seule une mémoire humiliée avait pu me les faire conserver. Je me suis pliée au désir du monde où je vis, qui s'efforce de vous faire oublier les souvenirs du monde d'en bas comme si c'était quelque chose de mauvais goût.

Quand je faisais mes devoirs sur la table de la cuisine, le soir, il feuilletait mes livres, surtout l'histoire, la géographie, les sciences. Il aimait que je lui pose des colles. Un jour, il a exigé que je lui fasse faire une dictée, pour me prouver qu'il avait une bonne orthographe. Il ne savait jamais dans quelle classe j'étais, il disait, « Elle est chez mademoiselle Untel ». L'école, une institution religieuse voulue par ma mère, était pour lui un univers terrible qui, comme l'île de Laputa<sup>17</sup> dans *Les Voyages de Gulliver*, flottait au-dessus de moi pour diriger mes manières, tous mes gestes : « C'est du beau ! Si la maîtresse te voyait ! » ou encore : « J'irai voir ta maîtresse, elle te fera obéir ! »

Il disait toujours *ton* école et il prononçait le pen-sion-nat, la chère Sœu-œur (nom de la directrice), en détachant, du bout des lèvres, dans une déférence affectée, comme si la prononciation normale de ces mots supposait, avec le lieu fermé qu'ils évoquent, une familiarité qu'il ne se sentait pas en droit de revendiquer. Il refusait d'aller aux fêtes de l'école, même quand

je jouais un rôle. Ma mère s'indignait, « *il n'y a pas de raison pour que tu n'y ailles pas* ». Lui, « mais tu sais bien que je vais jamais à *tout ça* ».

Souvent, sérieux, presque tragique : « Écoute bien à ton école ! » Peur que cette faveur étrange du destin, mes bonnes notes, ne cesse d'un seul coup. Chaque composition réussie, plus tard chaque examen, autant de *pris*, l'espérance que je serais *mieux que lui*.

A quel moment ce rêve a-t-il remplacé son propre rêve, avoué une fois, tenir un beau café au cœur de la ville, avec une terrasse, des clients de passage, une machine à café sur le comptoir. Manque de fonds, crainte de se lancer encore, résignation. *Que voulez-vous*.

Il ne sortira plus du monde coupé en deux du petit commerçant. D'un côté les bons, ceux qui se servent chez lui, de l'autre, les méchants, les plus nombreux, qui vont ailleurs, dans les magasins du centre reconstruits. A ceux-là joindre le gouvernement soupçonné de vouloir

notre mort en favorisant les *gros*. Même dans les bons clients, une ligne de partage, les bons, qui prennent toutes leurs commissions à la boutique, les mauvais, venant nous faire injure en achetant le litre d'huile qu'ils ont oublié de rapporter d'en ville. Et des bons, encore se méfier, toujours prêts aux infidélités, persuadés qu'on les vole. Le monde entier ligué. Haine et servilité, haine de sa servilité. Au fond de lui, l'espérance de tout commerçant, être seul dans une ville à vendre sa marchandise. On allait chercher le pain à un kilomètre de la maison parce que le boulanger d'à côté ne nous achetait rien.

Il a voté Poujade<sup>18</sup>, comme un bon tour à jouer, sans conviction, et trop « grande gueule » pour lui.

Mais il n'était pas *malheureux*. La salle de café toujours tiède, la radio en fond, le défilé des habitués de sept heures du matin à neuf heures du soir, avec les mots d'entrée rituels, comme les réponses. « Bonjour tout le monde — Bonjour tout seul. » Conversations, la pluie, les maladies, les morts, l'embauche, la sécheresse. Constatation des choses, chant alterné de

l'évidence, avec, pour égayer, les plaisanteries rodées, *c'est le tort chez moi, à demain chef, à deux pieds*. Cendrier vidé, coup de lavette à la table, de torchon à la chaise.

Entre deux, prendre la place de ma mère à l'épicerie, sans plaisir, préférant la vie du café, ou peut-être ne préférant rien, que le jardinage et la construction de bâtiments à sa guise. Le parfum des troènes en fleur à la fin du printemps, les aboiements clairs des chiens en novembre, les trains qu'on entend, signe de froid, oui, sans doute, tout ce qui fait dire au monde qui dirige, domine, écrit dans les journaux, « ces gens-là sont *tout de même* heureux ».

Le dimanche, lavage du corps, un bout de messe, parties de dominos ou promenade en voiture l'après-midi. Lundi, sortir la poubelle, mercredi le voyageur des spiritueux, jeudi, de l'alimentation, etc. L'été, ils fermaient le commerce un jour entier pour aller chez des amis, un employé du chemin de fer, et un autre jour ils se rendaient en pèlerinage à Lisieux. Le matin, visite du Carmel, du diorama, de la basilique, restaurant. L'après-midi, les Buissonnets et Trouville-Deauville. Il se trempait les pieds,

jambes de pantalon relevées, avec ma mère qui remontait un peu ses jupes. Ils ont cessé de le faire parce que ce n'était plus à la mode.

Chaque dimanche, manger quelque chose de bon.

La même vie désormais, pour lui. Mais la certitude qu'*on ne peut pas être plus heureux qu'on est.*

Ce dimanche-là, il avait fait la sieste. Il passe devant la lucarne du grenier. Tient à la main un livre qu'il va remettre dans une caisse laissée en dépôt chez nous par l'officier de marine. Un petit rire en m'apercevant dans la cour. C'est un livre obscène.

Une photo de moi, prise seule, au-dehors, avec à ma droite la rangée de remises, les anciennes accolées aux neuves. Sans doute

n'ai-je pas encore de notions esthétiques. Je sais toutefois paraître à mon avantage : tournée de trois quarts pour estomper les hanches moulées dans une jupe étroite, faire ressortir la poitrine, une mèche de cheveux balayant le front. Je souris pour me faire l'air doux. J'ai seize ans. Dans le bas, l'ombre portée du buste de mon père qui a pris la photo.

Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de « l'ironie ». C'est le temps où tout ce qui me touche de près m'est étranger. J'émigre doucement vers le monde petit-bourgeois, admise dans ces surbournes dont la seule condition d'accès, mais si difficile, consiste à ne pas être *cucul*. Tout ce que j'aimais me semble *péquenot*, Luis Mariano<sup>19</sup>, les romans de Marie-Anne Desmarests<sup>20</sup>, Daniel Gray<sup>21</sup>, le rouge à lèvres et la poupée gagnée à la foire qui étale sa robe de paillettes sur mon lit. Même les idées de mon milieu me paraissent ridicules, des *préjugés*, par exemple,

« la police, il en faut » ou « on n'est pas un homme tant qu'on n'a pas fait son service ». L'univers pour moi s'est retourné.

Je lisais la « vraie » littérature, et je recopiais des phrases, des vers, qui, je croyais, exprimaient mon « âme », l'indicible de ma vie, comme « Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides »... (Henri de Régnier)<sup>22</sup>.

Mon père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études. Sauf le latin, parce qu'il avait servi la messe, elles lui étaient incompréhensibles et il refusait de faire mine de s'y intéresser, à la différence de ma mère. Il se fâchait quand je me plaignais du travail ou critiquais les cours. Le mot « prof » lui déplaisait, ou « dirlo », même « bouquin ». Et toujours la peur OU PEUT-ÊTRE LE DÉSIR que je n'y arrive pas.

Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur. La lumière sous la porte de ma chambre le soir lui faisait dire que je m'usais la santé. Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne

situation et *ne pas prendre un ouvrier*. Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge. Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse.

Devant la famille, les clients, de la gêne, presque de la honte que je ne gagne pas encore ma vie à dix-sept ans, autour de nous toutes les filles de cet âge allaient au bureau, à l'usine ou servaient derrière le comptoir de leurs parents. Il craignait qu'on ne me prenne pour une paresseuse et lui pour un crâneur. Comme une excuse : « On ne l'a jamais poussée, elle avait ça dans elle. » Il disait que j'apprenais bien, jamais que je travaillais bien. Travailler, c'était seulement travailler de ses mains.

Les études n'avaient pas pour lui de rapport avec la vie ordinaire. Il lavait la salade dans une seule eau, aussi restait-il souvent des limaces. Il a été scandalisé quand, forte des principes de désinfection reçus en troisième, j'ai proposé qu'on la lave dans plusieurs eaux. Une autre fois, sa stupéfaction a été sans bornes, de me voir parler anglais avec un auto-stoppeur qu'un

client avait pris dans son camion. Que j'aie appris une langue étrangère en classe, sans aller dans le pays, le laissait incrédule.

A cette époque, il a commencé d'entrer dans des colères, rares, mais soulignées d'un rictus de haine. Une complicité me liait à ma mère. Histoires de mal au ventre mensuel, de soutien-gorge à choisir, de produits de beauté. Elle m'emmenait faire des achats à Rouen, rue du Gros-Horloge, et manger des gâteaux chez Périer, avec une petite fourchette. Elle cherchait à employer mes mots, flirt, être un crack, etc. On n'avait pas besoin de lui.

La dispute éclatait à table pour un rien. Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas *discuter*. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler. J'aurais eu honte de lui reprocher de ne pas pouvoir m'envoyer en vacances, j'étais sûre qu'il était légitime de vouloir le faire changer de manières. Il aurait peut-être préféré avoir une autre fille.

Un jour : « Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour *vivre*. »

Le reste du temps, il vivait patiemment. Quand je revenais de classe, il était assis dans la cuisine, tout près de la porte donnant sur le café, à lire *Paris-Normandie*<sup>23</sup>, le dos voûté, les bras allongés de chaque côté du journal étalé sur la table. Il levait la tête : « Tiens voilà la fille.

— Ce que j'ai faim !

— C'est une bonne maladie. Prends ce que tu veux. »

Heureux de me nourrir, au moins. On se disait les mêmes choses qu'autrefois, quand j'étais petite, rien d'autre.

Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe. L'été, par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entendais le bruit de sa bêche aplattissant régulièrement la terre retournée.

J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire.

A la place des ruines de notre arrivée, le centre de Y... offrait maintenant des petits immeubles crème, avec des commerces modernes qui restaient illuminés la nuit. Le samedi et le dimanche, tous les jeunes des environs tournaient dans les rues ou regardaient la télé dans les cafés. Les femmes du quartier remplissaient leur panier pour le dimanche dans les grandes alimentations du centre. Mon père avait enfin sa façade en crépi blanc, ses rampes de néon, déjà les cafetiers qui avaient du flair revenaient au colombage normand, aux fausses poutres et aux vieilles lampes. Soirs repliés à compter la recette. « On leur donnerait la marchandise qu'ils ne viendraient pas chez vous. » Chaque fois qu'un magasin nouveau s'ouvrait dans Y..., il allait faire un tour du côté, à vélo.

Ils sont arrivés à se maintenir. Le quartier s'est prolétarisé. A la place des cadres moyens partis habiter les immeubles neufs avec salle de bains, des gens à petit budget, jeunes ménages ouvriers. familles nombreuses en attente d'une

H.L.M. « Vous paierez demain, on est gens de revue. » Les petits vieux étaient morts, les suivants n'avaient plus la permission de rentrer saouls, mais une clientèle moins gaie, plus rapide et payante de buveurs occasionnels leur avait succédé. L'impression de tenir maintenant un débit de boissons convenable.

Il est venu me chercher à la fin d'une colonie de vacances où j'avais été monitrice. Ma mère a crié hou-hou de loin et je les ai aperçus. Mon père marchait voûté, baissant la tête à cause du soleil. Ses oreilles se détachaient, un peu rouges sans doute parce qu'il venait de se faire couper les cheveux. Sur le trottoir, devant la cathédrale, ils parlaient très fort en se chamailant sur la direction à prendre pour le retour. Ils ressemblaient à tous ceux qui n'ont pas l'habitude de sortir. Dans la voiture, j'ai remarqué qu'il avait des taches jaunes près des yeux, sur les tempes. J'avais pour la première fois vécu loin de la maison, pendant deux mois, dans un monde jeune et libre. Mon père était vieux, crispé. Je ne me sentais plus le droit d'entrer à l'Université.

Quelque chose d'indistinct, une gêne après les repas. Il prenait de la magnésie, redoutant d'appeler le médecin. A la radio, enfin, le spécialiste de Rouen lui a découvert un polype à l'estomac, qu'il fallait enlever rapidement. Ma mère lui reprochait sans cesse de se faire du souci pour rien. Culpabilité, en plus, de coûter cher. (Les commerçants ne profitaient pas encore de la sécurité sociale.) Il disait, « c'est une tuile ».

Après l'opération, il est resté le moins longtemps possible à la clinique et il s'est remis lentement à la maison. Ses forces étaient perdues. Sous peine d'une déchirure, il ne pouvait plus soulever de casiers, travailler au jardin plusieurs heures d'affilée. Désormais, spectacle de ma mère courant de la cave au magasin, soulevant les caisses de livraison et les sacs de patates, travaillant double. Il a perdu sa fierté à cinquante-neuf ans. « Je ne suis plus bon à rien. » Il s'adressait à ma mère. Plusieurs sens peut-être.

Mais désir de reprendre le dessus, de s'habi-

tuer encore. Il s'est mis à chercher ses aises. Il s'écoutait. La nourriture est devenue une chose terrible, bénéfique ou maléfique suivant qu'elle passait bien ou lui *revenait en reproche*. Il reniflait le bifteck ou le merlan avant de les jeter dans la poêle. La vue de mes yaourts lui répugnait. Au café, dans les repas de famille, il racontait ses menus, discutait avec d'autres des soupes maison et des potages en sachet, etc. Aux alentours de la soixantaine, tout le monde autour avait ce sujet de conversation.

Il satisfaisait ses envies. Un cervelas, un cornet de crevettes grises. L'espérance du bonheur, évanouie souvent dès les premières bouchées. En même temps, feignant toujours de ne rien désirer, « je vais manger une *demi*-tranche de jambon », « donnez-m'en un *demi*-verre », continuellement. Des manies, maintenant, comme défaire le papier des gauloises, mauvais au goût, et les renrouler dans du Zig-Zag avec précaution.

Le dimanche, ils faisaient un tour en voiture pour ne pas *s'encroûter*, le long de la Seine, là où il avait travaillé autrefois, sur les jetées de Dieppe ou de Fécamp. Mains le long du corps, fermées, tournées vers l'extérieur, parfois

jointes dans son dos. En se promenant, il n'a jamais su quoi faire de ses mains. Le soir, il attendait le souper en bâillant. « On est plus fatigué le dimanche que les autres jours. »

La politique, surtout, *comment ça va finir tout ça* (la guerre d'Algérie, putsch des généraux, attentats de l'O.A.S.), familiarité complice avec *le grand Charles*.

Je suis entrée comme élève-maîtresse à l'école normale de Rouen. J'y étais nourrie avec excès, blanchie, un homme à toutes mains réparait même les chaussures. Tout gratuitement. Il éprouvait une sorte de respect pour ce système de prise en charge absolue. L'État m'offrait d'emblée ma place dans le monde. Mon départ de l'école en cours d'année l'a désorienté. Il n'a pas compris que je quitte, pour une question de liberté, un endroit si sûr, où j'étais comme à l'engrais.

J'ai passé un long moment à Londres. Au loin, il devint certitude d'une tendresse abstraite. Je commençais à vivre pour moi seule. Ma mère m'écrivait un compte rendu du monde

autour. Il fait froid par chez nous espérons que cela ne va pas durer. On est allés dimanche voir nos amis de Granville. La mère X est morte soixante ans ce n'est pas vieux. Elle ne savait pas plaisanter par écrit, dans une langue et avec des tournures qui lui donnaient déjà de la peine. Écrire comme elle parlait aurait été plus difficile encore, elle n'a jamais appris à le faire. Mon père signait. Je leur répondais aussi dans le ton du constat. Ils auraient ressenti toute recherche de style comme une manière de les tenir à distance.

Je suis revenue, repartie. A Rouen, je faisais une licence de lettres. Ils se houspillaient moins, juste les remarques acrimonieuses connues, « on va encore manquer d'Orangina par ta faute », « qu'est-ce que tu peux bien lui raconter au curé à être toujours pendue à l'église », par habitude. Il avait encore des projets pour que le commerce et la maison aient bonne apparence, mais de moins en moins la perception des bouleversements qu'il aurait fallu pour attirer une nouvelle clientèle. Se contentant de celle que les blanches alimentations du centre effarouchaient, avec ce coup

d'œil des vendeuses regardant *comment vous êtes habillé*. Plus d'ambition. Il s'était résigné à ce que son commerce ne soit qu'une survivance qui disparaîtrait avec lui.

Décidé maintenant à *profiter un peu de l'existence*. Il se levait plus tard, après ma mère, travaillait doucement au café, au jardin, lisait le journal d'un bout à l'autre, tenait de longues conversations avec tout le monde. La mort, allusivement, sous forme de maximes, on sait bien ce qui nous attend. A chaque fois que je rentrais à la maison, ma mère : « Ton père, regarde-le, c'est un coq en pâte ! »

A la fin de l'été, en septembre, il attrape des guêpes sur la vitre de la cuisine avec son mouchoir et il les jette sur la plaque à feu continu du poêle allumé déjà. Elles meurent en se consumant avec des soubresauts.

Ni inquiétude, ni jubilation, il a pris son parti de me voir mener cette vie bizarre, irréaliste : avoir vingt ans et plus, toujours sur les bancs de l'école. « Elle étudie pour être professeur. » De quoi, les clients ne demandaient pas, seul compte le titre, et il ne se souvenait jamais.

« Lettres modernes » ne lui parlait pas comme aurait pu le faire mathématiques ou espagnol. Craignant qu'on ne me juge toujours trop privilégiée, qu'on ne les imagine riches pour m'avoir ainsi poussée. Mais n'osant pas non plus avouer que j'étais boursière, on aurait trouvé qu'ils avaient bien de la chance que l'État me paie à ne rien faire de mes dix doigts. Toujours cerné par l'envie et la jalousie, cela peut-être de plus clair dans sa condition. Parfois, je rentrais chez eux le dimanche matin après une nuit blanche, je dormais jusqu'au soir. Pas un mot, presque de l'approbation, une fille peut bien s'amuser *gentiment*, comme une preuve que j'étais tout de même normale. Ou bien une représentation idéale du monde intellectuel et bourgeois, opaque. Quand une fille d'ouvrier se mariait enceinte, tout le quartier le savait.

Aux vacances d'été, j'invitais à Y... une ou deux copines de fac, des filles *sans préjugés* qui affirmaient « c'est le cœur qui compte ». Car, à la manière de ceux qui veulent prévenir tout regard condescendant sur leur famille, j'annon-

çais : « Tu sais chez moi c'est *simple*. » Mon père était heureux d'accueillir ces jeunes filles si bien élevées, leur parlait beaucoup, par souci de politesse évitant de laisser tomber la conversation, s'intéressant vivement à tout ce qui concernait mes amies. La composition des repas était source d'inquiétude, « est-ce que *mademoiselle* Geneviève aime les tomates ? ». Il se mettait en quatre. Quand la famille d'une de ces amies me recevait, j'étais admise à partager de façon naturelle un mode de vie que ma venue ne changeait pas. A entrer dans leur monde qui ne redoutait aucun regard étranger, et qui m'était ouvert parce que j'avais oublié les manières, les idées et les goûts du mien. En donnant un caractère de fête à ce qui, dans ces milieux, n'était qu'une visite banale, mon père voulait honorer mes amies et passer pour quelqu'un qui a du savoir-vivre. Il révélait surtout une infériorité qu'elles reconnaissaient malgré elles, en disant par exemple, « bonjour monsieur, comme ça va-ti ? ».

Un jour, avec un regard fier : « Je ne t'ai jamais fait honte. »

A la fin d'un été, j'ai *amené à la maison* un étudiant de sciences politiques avec qui j'étais liée. Rite solennel consacrant le droit d'entrer dans une famille, effacé dans les milieux modernes, aisés, où les copains entraient et sortaient librement. Pour recevoir ce jeune homme, il a mis une cravate, échangé ses bleus contre un pantalon du dimanche. Il exultait, sûr de pouvoir considérer mon futur mari comme son fils, d'avoir avec lui, par-delà les différences d'instruction, une connivence d'hommes. Il lui a montré son jardin, le garage qu'il avait construit seul, de ses mains. Offrande de ce qu'il savait faire, avec l'espoir que sa valeur serait reconnue de ce garçon qui aimait sa fille. A celui-ci, il suffisait d'être *bien élevé*, c'était la qualité que mes parents appréciaient le plus, elle leur apparaissait une conquête difficile. Ils n'ont pas cherché à savoir, comme ils l'auraient fait pour un ouvrier, s'il était courageux et ne buvait pas. Conviction profonde que le savoir et les bonnes manières étaient la marque d'une excellence intérieure, innée.

Quelque chose d'attendu depuis des années peut-être, un souci de moins. Sûr maintenant que je n'allais pas *prendre n'importe qui* ou

devenir une *déséquilibrée*. Il a voulu que ses économies servent à aider le jeune ménage, désirant compenser par une générosité infinie l'écart de culture et de pouvoir qui le séparait de son gendre. « Nous, on n'a plus besoin de grand-chose. »

Au repas de mariage, dans un restaurant avec vue sur la Seine, il se tient la tête un peu en arrière, les deux mains sur sa serviette étalée sur les genoux et il sourit légèrement, dans le vague, comme tous les gens qui s'ennuient en attendant les plats. Ce sourire veut dire aussi que tout, ici, aujourd'hui, est très bien. Il porte un costume bleu à rayures, qu'il s'est fait faire sur mesure, une chemise blanche avec, pour la première fois, des boutons de manchette. Instantané de la mémoire. J'avais tourné la tête de ce côté au milieu de mes rires, certaine qu'il ne s'amusait pas.

Après, il ne nous a plus vus que de loin en loin.

On habitait une ville touristique des Alpes<sup>24</sup>, où mon mari avait un poste administratif. On tendait les murs de toile de jute, on offrait du whisky à l'apéritif, on écoutait le panorama de musique ancienne à la radio. Trois mots de politesse à la concierge. J'ai glissé dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre n'est qu'un décor. Ma mère écrivait, vous pourriez venir vous reposer à la maison, n'osant pas dire de venir les voir pour eux-mêmes. J'y allais seule, taisant les vraies raisons de l'indifférence de leur gendre, raisons indicibles, entre lui et moi, et que j'ai admises comme allant de soi. Comment un homme né dans une bourgeoisie à diplômes, constamment « ironique », aurait-il pu se plaire en compagnie de *braves gens*, dont la gentillesse, reconnue de lui, ne compenserait jamais à ses yeux ce manque essentiel : une conversation spirituelle. Dans sa famille, par exemple, si l'on cassait un verre, quelqu'un s'écriait aussitôt, « n'y touchez pas, il est brisé ! » (Vers de Sully Prudhomme)<sup>25</sup>.

C'est toujours elle qui m'attendait à la des-

cente du train de Paris, près de la barrière de sortie. Elle me prenait de force ma valise, « elle est trop lourde pour toi, tu n'as pas l'habitude ». Dans l'épicerie, il y avait une personne ou deux, qu'il cessait de servir une seconde pour m'embrasser avec brusquerie. Je m'asseyais dans la cuisine, ils restaient debout, elle à côté de l'escalier, lui dans l'encadrement de la porte ouverte sur la salle de café. A cette heure-là, le soleil illuminait les tables, les verres du comptoir, un client parfois dans la coulée de lumière, à nous écouter. Au loin, j'avais épuré mes parents de leurs gestes et de leurs paroles, des corps glorieux<sup>26</sup>. J'entendais à nouveau leur façon de dire « a » pour « elle », de parler fort. Je les retrouvais tels qu'ils avaient toujours été, sans cette « sobriété » de maintien, ce langage correct, qui me paraissaient maintenant naturels. Je me sentais séparée de moi-même.

Je sors de mon sac, le cadeau que je lui apporte. Il le déballe avec plaisir. Un flacon d'after-shave. Gêne, rires, à quoi ça sert? Puis, « je vais sentir la cocotte! ». Mais il promet de s'en mettre. Scène ridicule du mauvais cadeau. Mon envie de pleurer comme autrefois « il ne changera donc jamais! ».

On évoquait les gens du quartier, mariés, morts, partis de Y... Je décrivais l'appartement, le secrétaire Louis-Philippe, les fauteuils de velours rouge, la chaîne hi-fi. Très vite, il n'écoutait plus. Il m'avait élevée pour que je profite d'un luxe que lui-même ignorait, il était heureux, mais le Dunlopillo ou la commode ancienne n'avaient pas d'autre intérêt pour lui que de certifier ma réussite. Souvent, pour abréger : « Vous avez bien raison de profiter. »

Je ne restais jamais assez longtemps. Il me confiait une bouteille de cognac pour mon mari. « Mais oui, ce sera pour une autre fois. » Fierté de ne rien laisser paraître, *dans la poche avec le mouchoir par-dessus.*

Le premier supermarché est apparu à Y..., attirant la clientèle ouvrière de partout, on pouvait enfin faire ses courses sans rien demander à personne. Mais on dérangeait toujours le petit épicier du coin pour le paquet de café oublié en ville, le lait cru et les malabars avant d'aller à l'école. Il a commencé d'envisager la vente de

leur commerce. Ils s'installeraient dans une maison adjacente qu'ils avaient dû acheter autrefois en même temps que le fonds, deux pièces cuisine, un cellier. Il emporterait du bon vin et des conserves. Il élèverait quelques poules pour les œufs frais. Ils viendraient nous voir en Haute-Savoie. Déjà, il avait la satisfaction d'avoir droit, à soixante-cinq ans, à la sécurité sociale. Quand il revenait de la pharmacie, il s'asseyait à la table et collait les vignettes avec bonheur.

Il aimait de plus en plus la vie.

Plusieurs mois se sont passés depuis le moment où j'ai commencé ce récit, en novembre. J'ai mis beaucoup de temps parce qu'il ne m'était pas aussi facile de ramener au jour des faits oubliés que d'inventer. La mémoire résiste. Je ne pouvais pas compter sur la réminiscence, dans le grincement de la son-

nette d'un vieux magasin, l'odeur de melon trop mûr, je ne retrouve que moi-même, et mes étés de vacances, à Y... La couleur du ciel, les reflets des peupliers dans l'Oise toute proche, n'avaient rien à m'apprendre. C'est dans la manière dont les gens s'assoient et s'ennuient dans les salles d'attente, interpellent leurs enfants, font au revoir sur les quais de gare que j'ai cherché la figure de mon père. J'ai retrouvé dans des êtres anonymes rencontrés n'importe où, porteurs à leur insu des signes de force ou d'humiliation, la réalité oubliée de sa condition.

Il n'y a pas eu de printemps, j'avais l'impression d'être enfermée dans un temps invariable depuis novembre, frais et pluvieux, à peine plus froid au cœur de l'hiver. Je ne pensais pas à la fin de mon livre. Maintenant je sais qu'elle approche. La chaleur est arrivée début juin. A l'odeur du matin, on est sûr qu'il fera beau. Bientôt je n'aurai plus rien à écrire. Je voudrais retarder les dernières pages, qu'elles soient toujours devant moi. Mais il n'est même plus possible de revenir trop loin en arrière, de retoucher ou d'ajouter des faits, ni même de me demander où était le bonheur. Je vais prendre un train matinal et je n'arriverai que dans la

soirée, comme d'habitude. Cette fois je leur amène leur petit-fils de deux ans et demi.

Ma mère attendait à la barrière de sortie, sa jaquette de tailleur enfilée par-dessus sa blouse blanche et un foulard sur ses cheveux qu'elle ne teint plus depuis mon mariage. L'enfant, muet de fatigue et perdu, au bout de ce voyage interminable, s'est laissé embrasser et entraîner par la main. La chaleur était légèrement tombée. Ma mère marche toujours à pas courts et rapides. D'un seul coup, elle ralentissait en criant, « il y a des petites jambes avec nous, mais voyons ! ». Mon père nous attendait dans la cuisine. Il ne m'a pas paru vieilli. Ma mère a fait remarquer qu'il était allé la veille chez le coiffeur pour faire honneur à son petit-garçon. Une scène brouillonne, avec des exclamations, des questions à l'enfant sans attendre la réponse, des reproches entre eux, de fatiguer ce pauvre petit bonhomme, le plaisir enfin. Ils ont cherché *de quel côté il était*. Ma mère l'a emmené devant les bocaliers de bonbons. Mon père, au jardin voir les fraises, puis les lapins et les canards. Ils s'emparaient complètement de leur petit-fils, décidant de tout à son propos, comme si j'étais restée une petite fille incapable

de s'occuper d'un enfant. Accueillant avec doute les principes d'éducation que je croyais nécessaires, faire la sieste et pas de sucreries. On mangeait tous les quatre à la table contre la fenêtre, l'enfant sur mes genoux. Un beau soir calme, un moment qui ressemblait à un rachat.

Mon ancienne chambre avait conservé la chaleur du jour. Ils avaient installé un petit lit à côté du mien pour le petit bonhomme. Je n'ai pas dormi avant deux heures, après avoir essayé de lire. A peine branché, le fil de la lampe de chevet a noirci, avec des étincelles, l'ampoule s'est éteinte. Une lampe en forme de boule posée sur un socle de marbre avec un lapin de cuivre droit, les pattes repliées. Je l'avais trouvée très belle autrefois. Elle devait être abîmée depuis longtemps. On n'a jamais rien fait réparer à la maison, indifférence aux choses.

Maintenant, c'est un autre temps.

Je me suis réveillée tard. Dans la chambre voisine, ma mère parlait doucement à mon père. Elle m'a expliqué qu'il avait vomi à l'aube

sans même avoir pu attendre de parvenir au seau de toilette. Elle supposait une indigestion avec des restes de volaille, la veille au midi. Il s'inquiétait surtout de savoir si elle avait nettoyé le sol et se plaignait d'avoir mal quelque part dans la poitrine. Sa voix m'a semblé changée. Quand le petit bonhomme s'est approché de lui, il n'en a pas fait cas, restant sans bouger, à plat dos.

Le docteur est monté directement à la chambre. Ma mère était en train de servir. Elle l'a rejoint ensuite et ils sont redescendus tous les deux dans la cuisine. Au bas de l'escalier, le docteur a chuchoté qu'il fallait le transporter à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Ma mère s'est défaite. Depuis le début, elle me disait « il veut toujours manger ce qui ne lui réussit pas », et à mon père, en lui apportant de l'eau minérale, « tu le sais pourtant bien que tu es délicat du ventre ». Elle froissait la serviette de table propre qui avait servi à l'auscultation, n'ayant pas l'air de comprendre, refusant la gravité d'un mal que nous n'avions pas, tout d'abord, vu. Le docteur s'est repris, on pouvait attendre ce soir pour décider, ce n'était peut-être qu'un coup de chaleur.

Je suis allée chercher les médicaments. La journée s'annonçait lourde. Le pharmacien m'a reconnue. A peine plus de voitures dans les rues qu'à ma dernière visite l'année d'avant. Tout était trop pareil ici pour moi depuis l'enfance pour que j' imagine mon père vraiment malade. J'ai acheté des légumes pour une ratatouille. Des clients se sont inquiétés de ne pas voir le patron, qu'il ne soit pas encore levé par ce beau temps. Ils trouvaient des explications simples à son malaise, avec comme preuves leurs propres sensations, « hier il faisait au moins 40 degrés dans les jardins, je serais tombé si j'y étais resté comme lui », ou, « avec cette chaleur on n'est pas bien, je n'ai rien mangé hier ». Comme ma mère, ils avaient l'air de penser que mon père était malade pour avoir voulu désobéir à la nature et faire le jeune homme, il recevait sa punition mais il ne faudrait pas recommencer.

En passant près du lit, à l'heure de sa sieste, l'enfant a demandé : « Pourquoi il fait dodo, le monsieur ? »

Ma mère montait toujours entre deux clients. A chaque coup de sonnette, je lui criais d'en bas comme autrefois « il y a du monde ! » pour qu'elle descende servir. Il ne prenait que de

l'eau, mais son état ne s'aggravait pas. Le soir, le docteur n'a plus reparlé d'hôpital.

Le lendemain, à chaque fois que ma mère ou moi lui demandions comment il se sentait, il soupirait avec colère ou se plaignait de n'avoir pas mangé depuis deux jours. Le docteur n'avait pas plaisanté une seule fois, à son habitude, en disant : « C'est un pet de travers. » Il me semble qu'en le voyant descendre, j'ai constamment attendu cela ou n'importe quelle autre boutade. Le soir, ma mère, les yeux baissés, a murmuré « je ne sais pas ce que ça va faire ». Elle n'avait pas encore évoqué la mort possible de mon père. Depuis la veille, on prenait nos repas ensemble, on s'occupait de l'enfant, sans parler de sa maladie entre nous deux. J'ai répondu « on va voir ». Vers l'âge de dix-huit ans, je l'ai parfois entendue me jeter, « s'il t'arrive un *malheur*... tu sais ce qu'il te reste à faire ». Il n'était pas nécessaire de préciser quel malheur, sachant bien l'une et l'autre de quoi il s'agissait sans avoir jamais prononcé le mot, tomber enceinte.

Dans la nuit de vendredi à samedi, la respiration de mon père est devenue profonde et déchirée. Puis un bouillonnement très fort, dis-

tingent de la respiration, continu, s'est fait entendre. C'était horrible parce qu'on ne savait pas si cela venait des poumons ou des intestins, comme si tout l'intérieur communiquait. Le docteur lui a fait une piqûre de calmants. Il s'est apaisé. Dans l'après-midi, j'ai rangé du linge repassé dans l'armoire. Par curiosité, j'ai sorti une pièce de coutil rose, la dépliant au bord du lit. Il s'est alors soulevé pour me regarder faire, me disant de sa voix nouvelle : « C'est pour retapisser ton matelas, ta mère a déjà refait celui-là. » Il a tiré sur la couverture de façon à me montrer le matelas. C'était la première fois depuis le début de son attaque qu'il s'intéressait à quelque chose autour de lui. En me rappelant ce moment, je crois que rien n'est encore perdu, mais ce sont des paroles pour montrer qu'il n'est pas très malade, alors que justement cet effort pour se raccrocher au monde signifie qu'il s'en éloignait.

Par la suite, il ne m'a plus parlé. Il avait toute sa conscience, se tournant pour les piqûres lorsque la sœur arrivait, répondant oui ou non aux questions de ma mère, s'il avait mal, ou soif. De temps en temps, il protestait, comme si la clef de la guérison était là, refusée par on ne

sait qui, « si je pouvais manger, au moins ». Il ne calculait plus depuis combien de jours il était à jeun. Ma mère répétait « un peu de diète ne fait pas de mal ». L'enfant jouait dans le jardin. Je le surveillais en essayant de lire *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir<sup>27</sup>. Je n'entrais pas dans ma lecture, à une certaine page de ce livre, épais, mon père ne vivrait plus. Les clients demandaient toujours des nouvelles. Ils auraient voulu savoir ce qu'il avait exactement, un infarctus ou une insolation, les réponses vagues de ma mère suscitaient de l'incrédulité, ils pensaient qu'on voulait leur cacher quelque chose. Pour nous, le nom n'avait plus d'importance.

Le dimanche matin, un marmottement chantant, entrecoupé de silences, m'a éveillée. L'extrême-onction du catéchisme. La chose la plus obscène qui soit, je me suis enfoncé la tête dans l'oreiller. Ma mère avait dû se lever tôt pour obtenir l'archiprêtre au sortir de sa première messe.

Plus tard, je suis montée près de lui à un moment où ma mère servait. Je l'ai trouvé assis au bord du lit, la tête penchée, fixant désespérément la chaise à côté du lit. Il tenait son verre

vide au bout de son bras tendu. Sa main tremblait avec violence. Je n'ai pas compris tout de suite qu'il voulait reposer le verre sur la chaise. Pendant des secondes interminables, j'ai regardé la main. Son air de désespoir. Enfin, j'ai pris le verre et je l'ai recouché, ramenant ses jambes sur le lit. « Je peux faire cela » ou « Je suis donc bien grande que je fais cela ». J'ai osé le regarder vraiment. Sa figure n'offrait plus qu'un rapport lointain avec celle qu'il avait toujours eue pour moi. Autour du dentier — il avait refusé de l'enlever — ses lèvres se retroussaient au-dessus des gencives. Devenu un de ces vieillards alités de l'hospice devant les lits desquels la directrice de l'école religieuse nous faisait brailler des Noëls. Pourtant, même dans cet état, il me semblait qu'il pouvait vivre encore longtemps.

A midi et demi, j'ai couché l'enfant. Il n'avait pas sommeil et sautait sur son lit à ressorts de toutes ses forces. Mon père respirait difficilement, les yeux grands ouverts. Ma mère a fermé le café et l'épicerie, comme tous les dimanches, vers une heure. Elle est remontée près de lui. Pendant que je faisais la vaisselle, mon oncle et ma tante sont arrivés. Après avoir vu mon père,

ils se sont installés dans la cuisine. Je leur ai servi du café. J'ai entendu ma mère marcher lentement au-dessus, commencer à descendre. J'ai cru, malgré son pas lent, inhabituel, qu'elle venait boire son café. Juste au tournant de l'escalier, elle a dit doucement : « C'est fini. »

Le commerce n'existe plus. C'est une maison particulière, avec des rideaux de tergal aux anciennes devantures. Le fonds s'est éteint avec le départ de ma mère qui vit dans un studio à proximité du centre. Elle a fait poser un beau monument de marbre sur la tombe. A... D... 1899-1967. Sobre, et ne demande pas d'entretien.

J'ai fini de mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand j'y suis entrée.

Un dimanche après la messe, j'avais douze ans, avec mon père j'ai monté le grand escalier de la mairie. On a cherché la porte de la bibliothèque municipale. Jamais nous n'y étions allés. Je m'en faisais une fête. On n'entendait aucun bruit derrière la porte. Mon père l'a poussée, toutefois. C'était silencieux, plus encore qu'à l'église, le parquet craquait et surtout cette odeur étrange, vieille. Deux hommes nous regardaient venir depuis un comptoir très haut barrant l'accès aux rayons. Mon père m'a laissé demander : « On voudrait emprunter des livres. » L'un des hommes aussitôt : « Qu'est-ce que vous voulez comme livres ? » A la maison, on n'avait pas pensé qu'il fallait savoir d'avance ce qu'on voulait, être capable de citer des titres aussi facilement que des marques de biscuits. On a choisi à notre place, *Colomba* pour moi, un roman *léger* de Maupassant pour mon père. Nous ne sommes pas retournés à la bibliothèque. C'est ma mère qui a dû rendre les livres, peut-être, avec du retard.

Il me conduisait de la maison à l'école sur son vélo. Passeur entre deux rives, sous la pluie et le soleil.

Peut-être sa plus grande fierté, ou même, la justification de son existence : que j'appartienne au monde qui l'avait dédaigné.

Il chantait : *C'est l'aviron qui nous mène en rond*<sup>28</sup>.

Je me souviens d'un titre *L'Expérience des limites*<sup>29</sup>. Mon découragement en lisant le début, il n'y était question que de métaphysique et de littérature.

Tout le temps que j'ai écrit, je corrigeais aussi des devoirs, je fournissais des modèles de dissertation, parce que je suis payée pour cela. Ce jeu des idées me causait la même impression que le *luxe*, sentiment d'irréalité, envie de pleurer.

Au mois d'octobre l'année dernière, j'ai reconnu, dans la caissière de la file où j'attendais avec mon caddie, une ancienne élève. C'est-à-dire que je me suis souvenue qu'elle avait été mon élève cinq ou six ans plus tôt. Je ne savais plus son nom, ni dans quelle classe je l'avais eue. Pour dire quelque chose, quand mon tour est arrivé, je lui ai demandé : « Vous allez bien ? Vous vous plaisez ici ? » Elle a répondu oui oui. Puis après avoir enregistré des boîtes de conserve et des boissons, avec gêne : « Le C.E.T., ça n'a pas marché. » Elle semblait penser que j'avais encore en mémoire son orientation. Mais j'avais oublié pourquoi elle avait été envoyée en C.E.T., et dans quelle branche. Je lui ai dit « au revoir ». Elle prenait déjà les courses suivantes de la main gauche et tapait sans regarder de la main droite.

*novembre 1982 - juin 1983*

## NOTES

Les notes suivantes éclairent les difficultés qu'un bon dictionnaire usuel ne résout pas toujours.

1 (p. 7). *Épigraphe* : « Je hasarde une explication [...] quand on a trahi. » : avec cette citation de Genet (1910-1986), Annie Ernaux se place d'emblée sous le signe de la révolte. L'auteur de *Notre-Dame des Fleurs*, qui vécut une douloureuse enfance d'orphelin de l'Assistance publique, s'est très tôt senti exclu par une société qui le condamnait à la délinquance. La citation est tirée d'un article *du Nouvel Observateur* (n° 984, du 2 au 8-10 1982).

2 (p. 9). *Les épreuves pratiques du Capes* : cette dernière étape du Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement secondaire se déroulait à la fin de l'année de stage qui suivait la réussite au concours théorique. Il s'agissait d'un cours réalisé par le candidat en présence d'un inspecteur de l'Éducation nationale, assisté par des professeurs conseillers pédagogiques. Les modalités de cet examen ont été modifiées récemment.

3 (p. 25). *Chantaient le Credo* : ce cantique est chanté en latin, conformément au rituel catholique en vigueur jusqu'au concile de Vatican II, en 1962. Traduit et adapté, il est devenu le *Je crois en Dieu*.

4 (p. 25). *Proust* (1871-1922) ou *Mauriac* (1885-1970) dépeignent une société contemporaine du père d'Annie Ernaux (1899-1967), mais le premier, dans *À la recherche du temps perdu*, se consacre à la haute société parisienne et le second, dans *Le mystère Frontenac*, par exemple, narre la vie d'une riche bourgeoisie provinciale.

5 (p. 26-27). *Le tour de la France par deux enfants* : ce best-seller de l'enseignement primaire français (publié en 1877 par Belin) est l'œuvre de G. Bruno, pseudonyme de la femme d'un universitaire. Les instituteurs du cours moyen de la III<sup>e</sup> République utilisaient ce manuel comme livre de lecture (il raconte les aventures de deux jeunes orphelins qui sillonnent la France), livre d'histoire et de géographie (selon les étapes des héros), livre de sciences naturelles (en fonction des découvertes des deux frères) et surtout livre de morale. Il est amusant de noter qu'à partir de 1906 l'éditeur fera coexister deux versions : l'une, pour les écoles privées, maintient les références à Dieu et à la religion ; l'autre, à l'usage des instituteurs laïcs farouchement anticléricaux, les expurge avec soin. Annie Ernaux cite le livre qu'elle a elle-même utilisé en CM2 au pensionnat Saint-Michel. Le paragraphe de la p. 27 appartient au chapitre 63.

6 (p. 29). *Le Cuirassé Potemkine* : ce film réalisé en 1925 par le Soviétique Eisenstein (1898-1948) raconte la mutinerie historique (1905) de ce navire de guerre, provoquée par la nourriture exécrable servie aux marins, et sa sanglante répression.

7 (p. 29). *L'almanach Vermot* : créé en 1886, cet almanach populaire, à la célèbre couverture rouge, donne pour chaque jour de l'année des renseignements objectifs (rythmes solaire et lunaire) mais aussi des horoscopes, dictons météorologiques, conseils de jardinage ou d'entretien et surtout des « histoires drôles », souvent illustrées, et des jeux de mots.

8 (p. 31). *Sorti du premier cercle* : cette expression renvoie aux subdivisions de l'Enfer telles qu'on les trouve dans *La Divine Comédie* de Dante. Le poète italien enferme dans le premier cercle les moins coupables des damnés et fait croître fautes et tortures jusqu'au neuvième cercle. Il semble ici qu'Annie Ernaux se base sur une gradation inverse.

9 (p. 33). *Le col à manger de la tarte* : cette métaphore du langage familier désigne le col cassé.

10 (p. 34). *Ne pas s'oublier dans une femme* : euphémisme désignant un procédé de contraception, souvent appelé « retrait ».

11 (p. 38). *Les Croix-de-Feu* : il s'agit d'une ligue d'extrême droite, fondée en 1927 autour d'un noyau d'anciens combattants nationalistes. Opposés au communisme et au système parlementaire, ses militants participent à des manifestations violentes mais ne soutiennent pas la tentative de putsch de l'Action française en 1934. Leur relatif succès aux élections de 1936 (20 élus et 49 apparentés) n'empêchera pas leur dissolution par le Front populaire.

12 (p. 48). *Un « assommoir »* : en référence à Zola, le titre d'un

de ses plus célèbres romans est utilisé pour désigner un bistrot fréquenté par des gens du peuple qui viennent s'y enivrer.

13 (p. 51). *Le missel vespéral romain* était, durant la jeunesse d'Annie Ernaux, le cadeau traditionnel offert le jour de la communion solennelle ; ce livre élégant, fréquemment en papier bible et relié en cuir, contient les prières de la messe et des vêpres, selon le rituel de Rome, pour tous les jours de l'année.

14 (p. 51). *Du balatum* : revêtement de sol en usage à l'époque, sorte de linoléum.

15 (p. 55). *Ainsi Proust [...] Françoise* : cette deuxième allusion à Proust fait de cet écrivain, dans *La place*, le symbole du grand bourgeois coupé du peuple. Caricaturiste des salons mondains (les Guermantes, pour l'aristocratie, et les Verdurin, pour la haute bourgeoisie), Proust n'observe guère les gens modestes qu'à travers Françoise, la servante de sa tante qu'il a prise à son service. C'est dans *Sodome et Gomorrhe* que se trouve le passage évoqué par Annie Ernaux (Folio, p. 134). « Le génie linguistique à l'état vivant, l'avenir et le passé du français, voilà ce qui eût dû m'intéresser dans les fautes de Françoise. »

16 (p. 61). *Son Opinel* : marque très célèbre de couteau pliant dont le manche est en bois.

17 (p. 66). *L'île de Laputa* : l'écrivain anglais, Swift, fait explorer à son héros Gulliver des pays fantastiques. Après Lilliput et Brodningnag, il découvre l'île volante de Laputa, séjour d'une aristocratie cultivée qui surveille de sa résidence aérienne le territoire qu'elle exploite impitoyablement. Pour contraindre au paiement des impôts, l'île dispose de toute une gamme répressive : plonger la région dans le noir en cachant le soleil, intercepter les pluies, projeter des pierres et enfin écraser les insoumis.

18 (p. 68). *Il a voté Poujade* : Pierre Poujade, né en 1920, était papetier à Saint-Céré dans le Lot, lorsqu'il fonda en 1953 l'Union de défense des commerçants et artisans, dirigée initialement contre les tracasseries du fisc. Quelque peu manipulé par l'extrême droite, antisémite, le mouvement prend de l'ampleur et réclame l'organisation d'états généraux des laissés-pour-compte de la croissance. Aux élections de 1955, 2 600 000 bulletins soutiennent le poujadisme ; 53 députés font leur entrée au parlement, dont Jean-Marie Le Pen.

19 (p. 71). *Luis Mariano* : né en Espagne en 1914, ce chanteur d'opérettes fut une grande vedette dans les années 50, tant pour sa voix que pour son physique de séducteur. Il interpréta *La belle de Cadix*, *Andalousie*, *Le chanteur de Mexico*, etc.

20 (p. 71). *Les romans de Marie-Anne Desmarests* : ce sont des

romans à l'eau de rose (*La passion de Jeanne Riber*, les onze tomes de *Torrents*).

21 (p. 71). *Daniel Gray*, qui publie chez le même éditeur que Dely, rédige lui aussi des romans sentimentaux conventionnels et moralisateurs.

22 (p. 72). « *Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides* » : ce vers d'Henri de Régnier (1864-1936) est l'avant-dernier d'un poème intitulé « Le bonheur », extrait de *Vestigia Flammae*. Ce texte, en cinq quatrains d'alexandrins, prône un fade épicurisme ; son premier vers renverse le conseil donné par Ronsard : « Si tu veux être heureux, ne cueille pas la rose... » Il s'achève sur cette étrange personnification du bonheur en une sorte de moine « qui marche les mains vides / Et regarde la Vie avec des yeux baissés ».

23 (p. 75). *Paris-Normandie* : ce quotidien régional, dirigé à l'époque par le prestigieux Pierre-René Wolf, doit être distingué du « journal local [qui] avait une chronique normande pour amuser les lecteurs » (p. 56). Le second est le *Courrier cauchois*, hebdomadaire du pays de Caux.

24 (p. 87). *Une ville touristique des Alpes* : il s'agit d'Annecy, dont le nom ne sera plus caché dans *Une femme* en 1988.

25 (p. 87). « *N'y touchez pas, il est brisé!* » (*Vers de Sully Prudhomme*) : ce vers célèbre est devenu, à une certaine époque, un cliché culturel. On voit par exemple Ionesco en ridiculiser la récitation mécanique dans *La cantatrice chauve* (1950). Par ce vers, Sully Prudhomme clôt un poème intitulé « *Le vase brisé* » (extrait de *Solitudes*, 1869), qui, en cinq quatrains d'octosyllabes, joue sur le parallélisme vase brisé/cœur brisé, le premier par « un coup d'éventail », le second par l'amour, bien entendu.

26 (p. 88). *Des corps glorieux* : expression religieuse. Selon la théologie catholique, les corps glorieux sont ceux des bienheureux après la résurrection, donc dépouillés de leurs imperfections.

27 (p. 98). *Les Mandarins de Simone de Beauvoir* : ce roman qui obtint le prix Goncourt en 1954 raconte les années d'après-guerre, vues par deux personnages : une psychanalyste qui s'exprime à la première personne et est mariée à un écrivain de gauche, et un patron de presse présenté à la troisième personne, de gauche lui aussi. La base autobiographique y est évidente. Rappelons qu'en 1964 Simone de Beauvoir a publié *Une mort très douce*, où elle raconte, par-delà la maladie et le décès de sa mère, ses difficiles relations avec elle.

28 (p. 102). *C'est l'aviron qui nous mène en rond* : cette vieille

chanson du répertoire français répète indéfiniment la même phrase.

29 (p. 102). *L'expérience des limites* : l'essai de Philippe Sollers intitulé *L'écriture et l'expérience des limites* (1968) décourage Annie Ernaux car il lui semble sans rapport avec la réalité. À ses yeux, en effet, c'est son père qui a subi la véritable expérience des limites.

# DOSSIER

*par Marie-France Savéan*

Ce dossier pédagogique s'adresse à la classe tout entière, professeur et élèves. Ce n'est pas un commentaire continu et dogmatique du texte étudié, mais une alternance, distinguée typographiquement, entre informations, analyses (en caractères maigres), et incitations à la réflexion, questions (en caractères gras), à traiter par écrit ou par oral, individuellement ou en classe. Dans les deux sections principales — « Aspects du récit » et « Thématique » — l'analyse proposée laisse progressivement plus de place à l'initiative et à la recherche du lecteur (pistes pour l'étude et la recherche).

Pour faciliter l'élaboration des exposés oraux ou la rédaction des travaux écrits (cf. la dernière section « Divers »), on trouvera en marge les repères suivants :



qui renvoie au sujet concernant la trahison ;



qui correspond au sujet proposé sur « le parti de l'art ».

# 1. CONTEXTES

## Repères chronologiques ■ Place dans l'œuvre ■ Genèse.

Lorsqu'en 1984 Annie Ernaux publie *La place*, son expérience d'écrivain est déjà riche de trois œuvres qui lui ont acquis un public, même s'il en est encore restreint. C'est avec ce court récit, qui obtient le prix Renaudot, qu'elle atteint la notoriété et donne à son écriture un nouvel élan. Après avoir présenté une chronologie précise des événements familiaux évoqués dans *La place* et rappelé la carrière de son auteur, nous observerons le rôle charnière qu'a joué ce livre dans son œuvre et les motifs qui l'ont poussée à l'écrire.

## Repères chronologiques

- 1899** Naissance du père d'Annie Ernaux : A... D...
- 1906** Naissance de la mère : B... D...
- 1928** Mariage des parents.
- 1931** Achat du café-épicerie de Lillebonne.
- 1932** 6 février : naissance de la sœur d'Annie Ernaux.
- 1938** 14 avril : mort de ce premier enfant du couple.
- 1940** 1<sup>er</sup> septembre : naissance d'Annie Ernaux.

**1945** Retour des parents à Yvetot. Achat du café-alimentation de la rue Clos-des-Parts.

**1964** Annie D... devient par mariage Annie Ernaux. Naissance de son premier enfant : Éric.

**1967** 25 avril : succès à l'épreuve pratique du Capes.  
25 juin : mort du père.

Septembre : poste de professeur au lycée Bonneville en Haute-Savoie.

**1968** Naissance du second enfant : David.

**1970** La mère vend son fonds de commerce et s'installe chez ses enfants à Annecy.

**1971** Succès à l'agrégation de lettres modernes.

**1974** *Les armoires vides*.

**1975** La famille quitte Annecy et s'installe à Cergy-Pontoise où Annie Ernaux enseigne dans un CES.

**1976** Janvier : la mère retourne habiter Yvetot.

**1977** *Ce qu'ils disent ou rien*.

Poste de professeur au CNTE (Centre national de télé-enseignement, futur CNED).

**1981** *La femme gelée*.

**1982** Novembre : début de la rédaction de *La place*.

**1983** Juin : fin de la rédaction de *La place*.

**1984** Janvier : publication de *La place*.

12 novembre : *La place* reçoit le prix Renaudot.

**1986** Mort de la mère, le 7 avril, et début de la rédaction d'*Une femme*.

**1988** *Une femme*.

**1992** *Passion simple*.

**1993** *Journal du dehors*.

**1997** *La honte*.

« *Je ne suis pas sortie de ma nuit* ».

## Place dans l'œuvre

Lorsque Annie Ernaux commence à rédiger *La place*, en 1982, elle a déjà publié trois œuvres qui ont toutes en commun un procédé d'écriture : le récit y est fait à la première personne. Toutes également s'affichent comme des romans, ce qui permet à l'auteur de se protéger derrière son personnage.

Dans *Les armoires vides*, la narratrice, Denise Lesur, vingt ans, examine rétrospectivement sa vie, en un monologue intérieur violent, chargé d'angoisse et de dérision, pour essayer de comprendre le piège que lui a tendu le destin. Elle vient de subir un avortement clandestin et attend, dans sa chambre d'une cité universitaire normande, l'expulsion du fœtus.

Le deuxième roman, *Ce qu'ils disent ou rien*, donne aussi la parole à une narratrice, cette fois plus jeune. Anne, quinze ans, habite une banlieue; elle entre en seconde et tombe dans la dépression. À la recherche d'un nouvel équilibre intérieur, elle se remémore l'été perturbant qu'elle vient de vivre.

Dans le troisième livre, *La femme gelée*, le personnage qui s'explique et se raconte est l'épouse d'un cadre bourgeois, révoltée par la condition qu'on impose aux femmes dans ce milieu, contrairement à ce qu'elle a connu dans la famille populaire dont elle est issue.

Trois récits rétrospectifs, et autant de prises de conscience effectuées sur un ton virulent. Profondément meurtries, les narratrices déversent leur colère dans un texte monolithique, sans dialogue ni chapitre. Les longs paragraphes s'enchaînent, créant une atmosphère étouffante. Un vocabulaire et une syntaxe populaires servent la révolte des héroïnes.

L'arrière-plan autobiographique de ces trois premières œuvres reste à l'appréciation du lecteur. Rien ne le garantit : « Denise » et « Anne » ne correspondent pas au prénom de l'auteur. Bien entendu, les nombreuses récurrences des mêmes thèmes d'un livre à l'autre évoquent des expériences personnelles (petite ville normande, parents ouvriers ou commerçants, topographie de la demeure familiale, relations entre les personnages, succès scolaires, fréquentations bourgeoises) mais l'affabulation romanesque voile d'incertitude la réalité de ces données.

Avec *La place*, Annie Ernaux rejette tout masque. Elle se déclare à la fois auteur du livre et personnage : la fille de ces petits commerçants. Mais **elle n'est pas le personnage principal** de l'œuvre, laquelle est consacrée à son père. Elle n'écrit plus un monologue intérieur vengeur mais elle part à la recherche d'une vérité objective, disséminée dans des gestes anodins que de multiples alinéas



ont la mission de cerner. Ce quatrième livre reprend la trame des précédents mais d'un point de vue différent. La révolte ne s'exhibe plus dans des formes linguistiques particulières, elle a pris le détour d'une écriture plus cano- nique, plus neutre.

Cette évolution sur des points essentiels — abandon du genre romanesque, présence avouée de l'auteur dans son livre, regard lucide sur soi et les autres — se trouve confirmée dans les œuvres qu'Annie Ernaux publie par la suite. *Une femme* rend hommage à la mère qui vient de mourir ; *Passion simple* dresse le bilan d'un amour douloureux ; *Journal du dehors*, conformément à son titre, saisit sur le vif des instantanés de la vie quotidienne dans la banlieue parisienne.

Le prix Renaudot a donc récompensé une œuvre char- nière dans la production d'Annie Ernaux, un livre auquel le public fait toujours bon accueil et qui a séduit des lecteurs du monde entier, puisque *La place* a été traduite en qua- torze langues.

## Genèse

La décision d'écrire une œuvre sur le père et cet « amour séparé » qui le liait à sa fille a été prise dès le dimanche 2 juillet 1967, « dans le train du retour », comme l'explique l'auteur elle-même (p. 20). On sait, par la même source, qu'« un roman dont il était le personnage principal » a été interrompu, par suite d'une « sensation de dégoût ».

Écartons d'abord l'hypothèse que le traumatisme de la mort du père a suscité une vocation d'écrivain : dès 1962, en Angleterre, Annie Ernaux avait rédigé un roman, refusé à l'époque par les éditions du Seuil et qui n'a jamais été publié depuis. En revanche, il est certain que la conjonction d'une promotion sociale (liée à la réussite au Capes) et de la disparition du père a déclenché le désir d'introspection. Pendant quelques années, l'auteur n'a pas donné suite à cette révélation car il lui a fallu assumer à la fois les travaux de la vie quotidienne d'une enseignante mère de deux jeunes enfants et la préparation au concours de l'agrégation.

Une fois ce dernier examen réussi, il a suffi d'un mince événement pour jeter Annie Ernaux sur la voie de l'écriture. Elle m'a expliqué elle-même, dans un entretien qu'elle m'a accordé le 30 avril 1993, que ses souvenirs d'enfance ont été réactivés par un voyage au Chili, effectué pendant les vacances de Pâques 1972 ; elle y fut surtout sensible à la grande pauvreté des gens.

À ce malaise vint s'ajouter une mésentente conjugale décelée durant l'été qui suivit : le ton amer des premières œuvres était trouvé. La rédaction des *Armoires vides* débuta aux vacances de la Toussaint 1972. Le roman sur le père fut entamé au printemps 1976, quand le climat familial s'était encore détérioré. Il s'ouvrait, comme *La place*, sur le Capes et la mort du père mais il était très détaillé et conservait le ton virulent du roman précédent. Interrompu pendant quelques mois pour la rédaction de *Ce qu'ils disent ou rien*, le récit fut mené jusqu'à la cent

troisième page, qui narre la vie des parents à Lillebonne. Arrêté une seconde fois par l'impérieuse nécessité d'écrire une autre œuvre (*La femme gelée*, qui aide à prendre conscience qu'un divorce s'impose), ce roman fut abandonné, jusqu'à ce que la rupture avec le mari fût effective.

D'une certaine façon, tout s'est passé comme si la présence de cet homme d'origine bourgeoise empêchait Annie Ernaux de se rapprocher de son père. Parallèlement, l'écrivain remettait en question l'écriture en général et la pratique qu'elle en faisait. Cette réflexion puisait sa source dans divers événements, dont le fait d'être chargée d'un cours sur l'autobiographie.

Ensuite *La place* a été rédigée d'un trait de novembre 1982 à juin 1983. Le travail s'appuyait sur des fiches préparatoires qui répertoriaient les souvenirs et petits faits, à l'état brut. La rédaction initiale n'était pas sensiblement plus longue que le volume publié. L'essentiel des corrections apportées par Annie Ernaux a concerné l'ordre à donner à la narration et de minutieux perfectionnements stylistiques.



## 2 ASPECTS DU RÉCIT

Le titre ■ La narration ■ La structure ■ La temporalité ■ L'espace ■ L'Histoire ■ L'écriture plate.

### Le titre

*Intituler un ouvrage, c'est signaler l'essentiel : il peut s'agir d'un personnage dont on donne le nom (Le père Goriot de Balzac), du sens qui se dégage du récit (Illusions perdues, pour en rester à Balzac), des intentions de l'auteur (Les confessions de Rousseau), d'un lieu (Chroniques italiennes de Stendhal) ou d'une époque (1984 d'Orwell), ou encore d'un genre littéraire (Mémoires d'outre-tombe de Chateaubriand).*

#### ■ Quels seraient alors les titres possibles de cette œuvre d'Annie Ernaux ?

Initialement intitulé « Éléments pour une ethnographie familiale », le manuscrit a trouvé tardivement son titre définitif. Celui-ci joue sur la **polysémie** du terme et s'axe sur la problématique majeure du récit.

#### ■ Chercher quelques occurrences du mot « place » ou de ses composés (p. 17, 26, 28, 40, 47, 53, 56, 80, 101).

#### ■ Observer également l'illustration de la couverture de ce Folio.

Proposer ensuite plusieurs interprétations du titre, d'abord en ce qui concerne le père : que veut-il pour lui et au contraire que veut-il pour sa fille ? que craint-il ?



#### ■ Réfléchir enfin au sens du titre par rapport aux relations entre les deux personnages principaux, puis en ce qui concerne l'auteur elle-même et son objectif littéraire (relire la p. 20).

Ainsi le mot **place** s'applique aussi bien à la vie sociale qu'à la vie sentimentale et renvoie alors à une obsession des personnages, un peu comme *Le Rouge et le Noir* pour le roman de Stendhal.

### La narration

Pour étudier la narration dans *La place*, observons d'abord le jeu des pronoms personnels.

● La présence d'un **narrateur** est certifiée par l'abondance des marques de la première personne : pronom personnel, adjectifs possessifs. Ce narrateur s'exprime à des temps différents qui correspondent aux étapes clés de son existence.

► Nous n'avons de véritable garantie de **l'identité** entre l'auteur et le narrateur qu'aux p. 20-21, quoique certains verbes au présent nous aient déjà fourni des indices : « je ne sais plus » (p. 11) exprime une vérité générale, mais « je ne me souviens pas » (p. 11 et 13), « je revois », « je crois » (p. 11) renvoient bien au moment précis du récit). Deux paragraphes (bas de la p. 20 et haut de la p. 21) défi-

nissent nettement d'une part un projet d'écriture — « rendre compte d'une vie soumise à la nécessité » — et d'autre part des procédés soit invalidés — « prendre le parti de l'art », « chercher à faire quelque chose de "passionnant" », « poésie du souvenir », « dérision jubilante » — soit revendiqués — « Je rassemblerai les paroles », « l'écriture plate ». Ainsi sommes-nous certains que le narrateur est bien Annie Ernaux et que nous n'avons pas en main un roman.



Ce présent de l'écriture scande le récit, renvoyant aussi bien à l'analyse actuelle d'un document (par exemple, la photo de mariage p. 33, ou celles des p. 42 et 49) qu'à une méditation sur le travail en cours (p. 40 et 41, p. 49, p. 75, p. 90 et p. 102). Les dates de la dernière page : « novembre 1982-juin 1983 » donnent un cadre historique à ce présent.

► Le deuxième aspect du *je* est **le professeur de français**. Son évocation sert d'ouverture et de clôture à l'œuvre. On le voit solennellement reçu dans le corps enseignant (mais la narration est satirique), puis ayant sombré dans une routine découragée. Outre sa valeur symbolique (il incarne la sélection impitoyable), ce *je* semble chargé d'une sorte de datation : deux mois avant la mort du père, un mois avant le début de l'écriture.

● On peut déjà percevoir, sous ce second aspect du *je*, **la part autobiographique** de *La place*. L'écrivain, en effet, s'y penche sur son passé et remonte même à sa naissance (p. 43). Des souvenirs personnels sont donc utilisés (par exemple p. 37, 50-51, 54, 57, etc.). On voit la

narratrice grandir, poursuivre ses études, quitter ses parents, se marier, revenir voir sa famille, jusqu'à son dernier séjour à Yvetot pendant lequel son père meurt. Cependant, ce récit est très lacunaire. L'ultime scène où elle se présente se déroule dans le train du retour vers Annecy : elle y prend la décision d'écrire (p. 20). Nous sommes en 1967 ; rien ne nous est signalé sur les quinze ans qui séparent cette décision de son application concrète : novembre 1982.

► C'est que, malgré la part importante des souvenirs personnels, l'objectif de l'auteur n'est pas de rédiger une autobiographie, contrairement à ce qu'opéraient, sous une forme déguisée, les premiers romans. Annie Ernaux tente d'**objectiver son expérience personnelle**, de façon à saisir, à travers elle, les signes d'une réalité familiale. Le *je* qu'elle utilise finit par déborder le *moi* et devenir une forme transpersonnelle.

*Pour déterminer la nature autobiographique d'une œuvre, il faut, certes, d'abord constater l'identité entre le narrateur et l'auteur. En général, la preuve est fournie par l'utilisation du prénom ou du nom au cours du récit. Règle plus essentielle encore, l'auteur doit adopter une narration rétrospective de façon que l'adulte, souvent âgé, porte un regard distancié sur l'évolution de l'enfant et du jeune homme, voire de l'homme mûr. Ainsi distingue-t-on l'autobiographie du journal, rédigé à chaud. Enfin, tout récit autobiographique doit se centrer sur l'histoire*

*d'une personnalité, c'est-à-dire ne pas dériver vers des Mémoires historiques ou des biographies annexes; des étapes obligées jalonnent ce parcours: les relations avec les parents, la formation intellectuelle, la découverte de l'amour, etc.*

### ■ En quoi Annie Ernaux s'écarte-t-elle dans *La place des principes caractéristiques de l'autobiographie?*

▶ Il est intéressant aussi d'observer dans le système énonciatif l'utilisation fréquente du pronom personnel de la première personne du pluriel *nous* et du pronom indéfini *on*. Ces deux pronoms contrastent avec ceux de la troisième personne : *il, elle, ils* qui abondent pour décrire le couple des parents. Lorsque Annie Ernaux passe au *on* ou au *nous*, elle se reporte à une mentalité qu'elle n'a plus, celle qui lui faisait partager les réactions de son milieu social. Elle rejoint donc un moi passé et s'efforce d'abolir cette « distance de classe » « venue à l'adolescence » (p. 20) la séparer de son père. La prise de conscience de cette technique littéraire s'exprime au milieu de la p. 55.

■ Dans cette optique, procéder à une explication du passage commençant page 53 : « La peur d'être déplacé... » et s'achevant au milieu de la page 55. Faire un repérage méthodique des pronoms personnels et l'interpréter.

● Le pronom personnel majoritairement utilisé est celui de la troisième personne : *il*, s'appliquant au père. Plus

abondant que le *je*, il signale l'orientation de l'œuvre, monument consacré à la mémoire d'un homme.

▶ Au passage, remarquons qu'Annie Ernaux se prive totalement des noms propres. Nous ne connaissons que les initiales de son père : « A... D... » (p. 100). Cette volonté d'**anonymat** est explicitée p. 40 et 90-91 : il s'agit, pour l'auteur, non pas de restituer des particularités renvoyant à l'homme unique que fut Monsieur A... D..., mais de mettre en évidence à la fois les circonstances sociales et historiques qui l'ont modelé et les actions et réactions par lesquelles il exprimait sa **condition**.

▶ On retrouve là le contrat de la p. 21 : « Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. » La narratrice s'y assigne clairement une fonction de **témoin**, voire d'enquêteur. Sa position privilégiée au sein de sa famille lui fournit une double moisson d'indices : d'une part, le souvenir des scènes auxquelles elle a assisté, des gestes qu'elle a observés, et, d'autre part, sa perception intérieure de la situation, perception elle-même dédoublée, puisqu'elle fut un temps en accord avec cette mentalité, puis en révolte ouverte contre elle. Du fait qu'elle est la fille du héros du livre, elle a conscience d'avoir accru les souffrances paternelles et c'est donc avec regret qu'elle se remémore certaines scènes (par exemple, p. 58).

Toujours évoqué à l'imparfait, lorsqu'il s'agit de ses habitudes, ou au passé composé pour ses actions, le père n'est pratiquement pas doté d'une vie intérieure. Décrit la



plupart du temps en **focalisation externe**, il paraît davantage le jouet du destin.

- Étudier par exemple les p. 58-59 qui entament un portrait conclu à la p. 62. En se limitant aux vingt et une premières lignes de ces pages, repérer les indices d'une focalisation externe.
- Ensuite, à partir d'une observation des champs lexicaux, dégager l'opposition, implicite ou explicite, entre deux types de culture.

Au total, la présence d'un auteur-narrateur, si abondante soit-elle, ne permet cependant pas de définir l'œuvre comme autobiographique.

- La consécration de la majorité des pages au portrait d'un homme dont la vie est racontée doit-elle faire conclure à une biographie? Répondre à cette question en s'appuyant sur la définition suivante de la biographie :

*Le biographe travaille d'abord en historien. À partir de sources diverses soigneusement vérifiées, il élabore le récit chronologique d'une vie. Les informations, traitées objectivement, sont complétées par une analyse du caractère où l'auteur tente de percer les motivations profondes de son sujet, avec lequel il se sent en sympathie.*

- En cas d'hésitation, voici une citation tirée d'*Une femme*, le livre consacré à la mère d'Annie Ernaux : « Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (p. 106). S'appuyer sur l'œuvre pour confirmer le jugement

de l'auteur. Il n'est cependant pas interdit de le discuter un peu!

## La structure

Le soin apporté à la composition du court récit qu'est *La place* ne peut échapper, même à un lecteur novice.

● Une première observation pourrait concerner le **rythme de lecture** imposé par la multiplicité des paragraphes : ils sont 210, 8 d'entre eux ne comportant qu'une ligne et 16 se limitant à deux lignes. À cette **fragmentation** s'ajoute la dimension des espaces vierges intercalés entre les alinéas : certains équivalent à cinq ou six lignes. Des pauses aussi nombreuses sont une invitation, sinon à une méditation, du moins à un autre type de lecture, moins cursive. Le silence ainsi créé prolonge l'épisode précédent et l'effet obtenu se rapproche des réflexions que l'auteur mène sur son travail (p. 20-21, 40-41, 49, 90-91, 100).

L'œuvre ressemble alors à un **puzzle** patiemment élaboré : l'image du père se reconstitue dans l'esprit de sa fille par l'addition de brèves notations. Leur enchaînement relève certes, pour une part, de la chronologie, mais aussi il correspond aux questions que l'auteur se pose sur ses relations avec son père.

- Étudier l'enchaînement des paragraphes dans les p. 66 à 70. Justifier les espaces blancs; délimiter ensuite l'objectif de chaque séquence et montrer le contraste entre leur

contenu descriptif et la réflexion qui a prélué à leur organisation.

● Un autre travail intéressant consiste à repérer la structure globale d'une œuvre qui refuse la linéarité. Une **symétrie en chiasme** assure d'abord les fonctions d'ouverture et de fermeture. En effet, on a :

- l'épreuve pratique du Capes, p. 9 et 10;
- les conséquences immédiates de la mort du père, p. 11 à 19;
- l'agonie et la mort du père, p. 93 à 100;
- les déceptions de l'enseignante, p. 102 et 103.

*Le chiasme fait partie des figures de style, procédés d'écriture par lesquels les écrivains visent à obtenir un effet particulier. Il fonctionne à partir d'un parallélisme : un schéma comportant deux éléments est utilisé deux fois, mais à sa deuxième apparition l'ordre des composants est inversé. En général, ce procédé souligne une opposition. Voici deux exemples, le premier de Pascal : « S'il (l'homme) se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante. »; le second de Victor Hugo : la mort change « Le trône en échafaud et l'échafaud en trône » (Mors, dans Les Contemplations.)*

*Dans La place, le chiasme oppose le métier d'enseignante de la narratrice à la mort de son père, établissant ainsi un lien culpabilisant entre ce décès et une décevante promotion sociale.*

■ Deux pages restent à l'écart (p. 101 et 102). Elles sont donc valorisées. Les relire pour cerner leur fonction. Pourquoi les épisodes racontés ici ne l'ont-ils pas été précédemment?

■ Qu'évoque le thème de la circularité, induit par la chanson, à cet endroit du livre? Les réponses s'appuieront sur l'interprétation des épisodes présentés.

Les pages centrales (p. 21 à 93) contiennent en quelque sorte la biographie du père. L'ordre chronologique s'impose jusqu'à la p. 43, qui signale la naissance de l'auteur.

■ Toutefois une rupture se produit à la p. 37. Quelle explication peut-on en donner?

● Ensuite des thèmes se superposent à un écoulement du temps ralenti : l'argent, la culture, les plaisirs, les habitudes, l'école. Cette construction correspond à la période sur laquelle l'auteur possède le plus de souvenirs personnels, puisqu'elle vivait alors chez ses parents.

## La temporalité

● Le lecteur est d'emblée frappé par l'abondance des **ellipses temporelles** pratiquées dans le compte rendu de la vie de la narratrice. Nous ne savons rien de ses ami(e)s, de sa vie à l'école, de son séjour à Londres, puis à Rouen. De ses amours ne subsiste que la présentation du fiancé à la famille. Rien non plus ne nous précise les raisons qui ont retardé la réalisation du livre envisagé p. 20. Le lecteur

peut même croire que la mort du père est assez récente, alors qu'elle remonte à quinze ans. Enfin, la matière des p. 21 à 43 ne peut appartenir que de seconde main à la narratrice, qui n'a pas vécu cette époque.

● En ce qui concerne le personnage du père, le **temps du récit** n'a aucune correspondance avec le temps de l'action réelle.

Ici, on observe une importante **dilatation du temps de la mort**. Alors que l'épisode se déroule en moins d'une semaine, il occupe 16 des 94 pages du livre. Curieusement d'ailleurs, cet événement, par nature unique, n'est pas raconté au passé simple mais à l'imparfait et au passé composé. Cette technique, associée à la rareté des connecteurs logiques, rappelle celle de Camus dans *L'étranger*. Elle affaiblit les liens de causalité et donne l'impression que le personnage ne peut contrôler les événements.

► Le récit est encore **singulatif** (c'est-à-dire rapportant une scène qui s'est produite une seule fois) à quelques rares occasions, en dehors bien sûr du commentaire des photos. Mais on constate chaque fois que la narration est très brève : la mort de la petite fille (p. 41-42), la scène chez le notaire (p. 53), les trois jours au bord de la mer (p. 59), le livre érotique (p. 70), l'arrivée des parents venus chercher leur fille à la fin de sa fonction de monitrice de colonie (p. 77), l'épisode des guêpes, un des rares entièrement racontés au présent de narration (p. 82), la première rencontre avec le futur gendre (p. 84-85), puis le

repas de mariage (p. 86) et l'ultime arrivée de la narratrice chez ses parents (p. 92-93), encore ce récit est-il prélude à celui de la mort.

► La justification d'une telle sélection relève des caprices de la mémoire pour certaines scènes (p. 59, 70, 82) mais surtout d'une mise en relief de la fonction paternelle, l'homme étant rarement observé pour lui-même.

En revanche, tout le reste du récit est **itératif**, c'est-à-dire rapporte en une seule narration des faits qui se sont produits plusieurs fois. C'est le règne de l'imparfait.

■ **Quelle interprétation proposez-vous à cette nette domination du récit itératif ?**

## L'espace

Jamais décrit pour lui-même, l'espace n'intervient que dans la mesure où il influe sur les personnages.

● Il a d'abord une **valeur sociale** : ainsi, l'opposition ville-campagne renvoie au schéma esprit moderne-esprit arriéré (p. 63). La mère regrette encore : « C'est un homme de la campagne, que voulez-vous » (p. 60). Annie Ernaux présente son père comme ayant lutté vainement contre ce handicap : être né de pauvres paysans d'« un village du pays de Caux » (p. 21). Les rapports du père à la nature sont à jamais façonnés par un regard utilitaire, devenu un réflexe. La poésie bucolique lui échappe (p. 29), il n'aime la campagne que cultivée, transformée : aucun romantisme chez cet homme attaché au concret

(p. 58-59). En revanche, ses connaissances sont précises et il met tout son honneur à bien cultiver son jardin (p. 60-61).

Dans cette optique, « monter à la ville », même si elle est de taille aussi modeste qu'Yvetot, équivaut à une **promotion sociale** : « Sorti du premier cercle », précise Annie Ernaux (p. 31). Le premier commerce acquis par les parents se situe à Lillebonne (p. 35, 39) dans un décor de cauchemar, le second se trouve « dans un quartier décentré » d'Yvetot (p. 46). La véritable promotion eût été « un beau café au cœur de la ville » (p. 67). Ainsi, le parcours géographique est symbolique d'un parcours social.

■ **Sur une carte routière, repérer les noms de lieux signalés dans *La place*.**

■ **De même, faire un bilan des déplacements des parents pour leurs loisirs et l'interpréter en n'oubliant pas les conditions sociales et historiques des personnages.**

■ **Comparer ensuite avec les différents lieux de séjour de la narratrice. Que symbolise cette différence ?**

● On peut s'interroger aussi sur une relative incohérence dans la **dénomination des lieux**. Certains sont clairement indiqués, d'autres n'apparaissent que par leur initiale, qui les dissimule fort imparfaitement. Dans *Une femme*, Annie Ernaux a cessé de masquer les lieux. On peut penser que cette attitude un peu frileuse vise à protéger la mère, vivant encore à Yvetot à l'époque de la publication de *La place*.

Mais peut-être aussi s'agit-il pour l'auteur de n'être pas trop enfermée dans le régionalisme que P. Jakez Hélias a

mis à la mode avec *Le cheval d'orgueil* (1975). Les caractéristiques normandes sont en effet peu visibles : à part le parler cauchois — mais de nombreuses régions utilisent un patois — le comportement du père s'applique facilement à d'autres paysans français.

● Le lieu clé du livre n'est pas une région mais une **demeure** dont la topographie a marqué durablement Annie Ernaux.

■ **Reconstituer le plan de cette demeure en s'appuyant sur la page 46; relire aussi le paragraphe du milieu de la page 16; les pages 51, 53, 62, 76, 88 fourniront d'autres informations. Quels avantages et inconvénients entraîne une semblable topographie? Comment s'expliquer les aménagements apportés?**

■ **Il est intéressant enfin d'observer les lieux de prédilection du père. Chercher ceux où il se fait prendre en photo, ceux qu'il modifie sans cesse (p. 60), et quel commerce il préfère tenir. Interpréter ces choix, en n'omettant pas, encore une fois, de prendre en compte le contexte historique.**

## L'Histoire

Puisque ce récit est conçu comme quelque chose d'**intermédiaire entre la biographie, la sociologie et la littérature**, il entretient nécessairement un rapport avec la **période historique** dans laquelle il se déroule

Le choix même du héros du livre entraîne un regard fort indirect sur les événements sociaux. Le cafetier d'Yvetot

n'est, à aucun degré, un acteur politique : pas même syndiqué (p. 38), il fait partie de ceux qui subissent.

Aussi l'Histoire n'est-elle mentionnée que dans la mesure où elle tient une place dans sa vie. L'évocation de **la guerre 1914-1918** se réduit à 13 lignes ; comme son père a évité de justesse la mobilisation, Annie Ernaux se limite à des notations concernant la vie des jeunes restés au village (p. 29). La guerre y reste abstraite, la vie ayant conservé tous ses droits. Ce point de vue subjectif explique que le service militaire paraisse aussi important que les quatre années tragiques.

En revanche, **la guerre 1939-1945**, vécue comme une épopée, est narrée en 4 pages (p. 42 à 46). La place occupée par la Débâcle se justifie sur le plan régional (la Normandie s'est trouvée en première ligne), familial (le couple est séparé alors que la jeune femme est enceinte, lui est blessé) et commercial : (l'épicerie est pillée). On peut même trouver Annie Ernaux fort sobre.

■ **Étudier la façon dont sont rapportées les quatre années de guerre et la Libération (p. 42 à 46). Quelles sont les sources utilisées ? Que contraignent-elles à passer sous silence ? Dans quel sens peut-on dire que ces événements relèvent de l'épopée ?**

Étranger à l'évolution de la société française, le père ne sait pas réagir aux mutations commerciales. Il vote naturellement Poujade (p. 68), seul moyen de manifester son désarroi, mais nous ne le voyons ni manifester, ni même s'engager dans un combat. Légaliste, attaché aux « préjugés » de certaines couches populaires favorables à la

police et à l'armée (p. 71-72), il ne s'intéresse guère à ce qui ne le concerne pas directement (p. 80).

Ainsi, l'Histoire tient une place minimale dans ce récit, sauf pour la guerre 1939-1945, car elle fut, aux yeux du père, l'occasion pour les gens modestes et sans culture politique de prouver leur valeur et de se dépasser. L'**aliénation** de fait de toute une classe sociale est dénoncée par ce constat. Dans cet univers, la véritable mesure du temps est familiale : l'enfant grandit, s'éloigne...

## L'écriture plate

Annie Ernaux justifie très clairement ses choix stylistiques aux p. 20-21. C'est pour elle une question d'adéquation au sujet : « une vie soumise à la nécessité » ne peut être métamorphosée par la poésie. Elle a donc décidé d'adopter le **ton neutre** des relevés, de la constatation : « rassembler... les signes objectifs », méticuleusement.

Quoiqu'elle affirme que cette « écriture plate » lui vienne « naturellement », comme lorsqu'elle rédigeait une lettre à ses parents, Annie Ernaux reconnaît cependant écrire « lentement » (p. 40) et n'éprouver, « naturellement, aucun bonheur d'écrire » (p. 41). N'interprétons donc pas naïvement son affirmation : « je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art » (p. 21) comme l'aveu d'un relâchement stylistique.

Il s'agit bien au contraire d'une véritable **ascèse**. se tenir « au plus près des mots et des phrases entendues »



sans parodier le langage populaire, voilà l'objectif de l'auteur.

● La première caractéristique de l'écriture plate est **grammaticale**. Les phrases sont courtes : une ou deux propositions, en général juxtaposées, une subordination très simple (temps, but, conséquence, cause) et peu fréquente car l'abondance des phrases nominales y supplée.

■ **Justifier l'emploi des temps des deux paragraphes des pages 41-42.**

■ **Comment se traduit l'enchaînement des causes et des conséquences ?**

■ **Combien y a-t-il de propositions nominales et quels sont les effets produits ? Si on essaie de réintroduire des verbes, que constate-t-on ? Comment est inséré le style direct ?**

● Conçu pour indiquer « les limites et la couleur du monde » (p. 41) où vécut son père, le langage d'Annie Ernaux s'appuie sur un **vocabulaire** courant, compréhensible par tous, mais pas nécessairement pratiqué par les milieux modestes (par exemple : « crispation de l'aisance gagnée à l'arraché », « sacralisation obligée des choses » p. 52).

De surcroît, le texte est travaillé de l'intérieur par des mots **en italiques** qui agissent à la façon d'une levure sur une pâte : ils rendent l'ensemble plus vivant, plus juste. L'auteur s'explique sur l'emploi de ces italiques p. 41. Leur fonction est de souligner sans ironie des expressions caractéristiques qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement des termes familiers.

■ **Interpréter chaque utilisation des italiques dans le paragraphe du bas de la p. 50 et du haut de la p. 51.**

■ **Inversement, p. 36-37, chercher les termes qui auraient pu être en italiques.**

■ **Essayer alors d'expliquer le système de compromis à partir duquel Annie Ernaux décide ou non d'utiliser les italiques.**

● L'écriture plate résulte également d'une prédilection pour les scènes inanimées, figées, **les descriptions d'un état**, matériel ou mental, l'absence quasi totale de dialogue. Tout ce qui serait vivant, dynamique, événementiel, est évacué au profit du quotidien banal, répétitif, raconté à l'imparfait. Un aspect de ce temps arrêté est particulièrement visible dans l'analyse des documents photographiques (p. 19, 33, 42, 49-70).

Mais la différence est mince avec les « instantanés de la mémoire » (p. 86) depuis les images successives de la mort du père jusqu'à celles du mariage, en passant par le comportement des habitués du café, etc.

Ces descriptions auraient pu prendre du relief si Annie Ernaux n'avait éliminé fermement, dans ses assertions des p. 20-21, la recherche du pittoresque artistique, de la caricature ou de la poésie.

■ **Pour prendre conscience de cette volonté d'Annie Ernaux, comparer le paragraphe qui décrit le fonds de commerce des parents p. 46 à ce passage extrait des *Armoires vides* (p. 18-19). Observer la longueur et la construction des phrases et les registres de langue, chercher les signes d'un**

jugement et les éléments qui donnent de la couleur à cette description.

*« Toute la journée on vit en bas, dans le bistrot et la boutique. Entre les deux un boyau où débouche l'escalier, la cuisine, remplie d'une table, de trois chaises, d'une cuisinière à charbon et d'un évier sans eau. L'eau, on la tire à la pompe de la cour. On se cogne partout dans la cuisine, on y mange seulement quatre à quatre vers une heure de l'après-midi et le soir quand les clients sont partis. Ma mère y passe des centaines de fois, avec des casiers sur le ventre, des litres d'huile ou de rhum jusqu'au menton, du chocolat, du sucre, qu'elle transporte de la cave à la boutique en poussant la porte d'un coup de pied. Elle vit dans la boutique et mon père dans le café. La maison regorge de clients, il y en a partout, en rangs derrière le comptoir où ma mère pèse les patates, le fromage, fait ses petits comptes en chuchotant, en tas autour des tables du bistrot, dans la cour où mon père a installé la pissotière, un tonneau et deux planches perpendiculaires le long du mur, près de l'enclos aux poules. »*

Ainsi constatons-nous que l'écriture plate (ou blanche) est le fruit d'un effort et non du laisser-aller.

■ **On le vérifiera également en observant les sensations choisies pour rendre compte du passé. Prendre appui aussi**

bien sur les scènes qui ont suivi la mort que sur le récit des habitudes paternelles. Quels sont les deux sens sur lesquels fonctionne l'écriture d'Annie Ernaux? Pourquoi les autres sont-ils si peu utilisés?

### 3. THÉMATIQUE

Les personnages ■ Le savoir ■ Les rapports sociaux ■ La souffrance.

#### Les personnages

Centré sur le père, ce récit d'Annie Ernaux fait peu de place aux personnages secondaires.

● On peut cependant s'intéresser au réseau **très schématisé de figures annexes** : les grands-parents, les oncles, la belle-famille.

À partir de la p. 21, Annie Ernaux brosse un portrait de ses grands-parents paternels, très rigoureusement organisé : vie professionnelle, comportement quotidien, caractère personnel de chacun des membres du couple ; puis elle décrit la vie ordinaire de cette famille. Certes, ils n'accèdent pas au statut de personnages, au sens strict, puisqu'ils ne réapparaissent plus dans le récit ; néanmoins, brossés à la manière naturaliste, ils sont indispensables à la compréhension du personnage principal.

■ **Chercher tout ce qui, dans le comportement du père, résulte de la famille dans laquelle il a été éduqué. De même, oncles et tantes de la narratrice ne sont évoqués (p. 32, 40, 52, 59) qu'allusivement. Quelle fonction remplissent-ils dans le récit ?**

À l'opposé socialement, mais présentés tout aussi caricaturalement, le mari et la belle-famille d'Annie Ernaux

incarnent cette « bourgeoisie à diplômes » (p. 87) incapable d'apprécier les valeurs morales du peuple.

● Le trio familial fournit donc les trois seuls personnages du récit. Sujet du livre, **le père** nous est longuement présenté. Toutefois, le personnage est épuré de ses traits strictement personnels, puisque le but de l'auteur consiste à « révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix », ce qui impose le **rejet de « l'individuel »** (p. 40).

► Nous n'aurons donc pas un portrait physique traditionnel, pas même à l'occasion des commentaires de documents photographiques. Les observations de l'auteur se centrent sur l'habillement, signe à la fois d'une époque et d'une condition sociale, sur les gestes qui dénotent certes un caractère mais renvoient également à l'éducation reçue, et enfin sur les objets choisis, ou le décor.

► La deuxième conséquence de cet objectif : « révéler la trame significative d'une vie » est de **relativiser la fonction paternelle**. Le personnage n'apparaît comme père qu'aux p. 41-42, et en ce qui concerne la narratrice, qu'à la p. 43. On ne le voit que dans quelques scènes vivre avec sa fille : photographie avec le vélo (p. 49-50), dispute sur le langage (p. 57-58), les loisirs partagés (p. 58), les réprimandes (p. 64-65), les réactions à la vie scolaire (p. 66-67 puis 72 à 74 et 82 à 84), l'accueil du futur gendre et le mariage (p. 85-86), les brèves rencontres avec la fille mariée (p. 88-89), le grand-père radieux (p. 92). On peut constater que ce sont effectivement des scènes essen-



tielles, soit parce qu'elles se sont reproduites souvent, soit parce qu'elles correspondent à des étapes du rôle paternel.

- **Comment voit-on que le père a tout fait pour le bonheur de sa fille?**
- **Dégager la source de leurs difficultés de communication en s'appuyant sur les scènes récurrentes.**
- **Comment concilier cette constatation avec les deux premiers paragraphes de la page 102?**

▶ Le fil chronologique sur lequel se construit ce portrait permet aussi à Annie Ernaux d'insister sur les éléments qui ont pesé d'une façon déterminante sur la **formation du père** et ont conditionné ses idées et comportements d'adulte. En dehors des influences familiales déjà étudiées, on peut s'intéresser à l'instruction dispensée par l'enseignement primaire.

Évoqué anonymement (p. 25-26), l'instituteur paraît, en un sens, soucieux de la promotion sociale de ses élèves, puisqu'il proteste contre leur absentéisme qui les condamne à ne pas sortir de la condition de leurs parents. Cependant, il véhicule indirectement une morale conservatrice.

- **Chercher dans les cinq extraits du *Tour de la France par deux enfants* (p. 26-27) les éléments qui ont choqué Annie Ernaux.**
- **Démontrer l'influence durable de cette morale en repérant les échos ici ou là (par exemple, p. 28, 36, 38, 39, 50-51...).**

Imposée également par l'instituteur, l'hygiène était déjà

ressentie par les grands-parents comme nécessaire à la dignité (p. 25).

- **Étudier le comportement du père dans ce domaine. Comment la pratique-t-il, sur sa personne, dans ses habitudes alimentaires? Pour quelles raisons ne peut-il utiliser la salle de bains ni l'after-shave?**

▶ **La vie professionnelle** du père est un élément majeur de *La place*, sans doute parce qu'elle a fourni les faits essentiels de sa vie. Présentée par Annie Ernaux comme infernale, l'expérience agricole a cependant laissé des traces durables : l'admiration devant des champs bien tenus, la passion pour le jardinage.

Ouvrier à quatre reprises, dans une corderie, chez un couvreur, employé sur un chantier de construction puis aux raffineries, le père conserve également du goût pour le travail manuel. Ainsi, sa personnalité paraît la résultante d'expériences subies.

Avant tout, le père est un **commerçant**, à Lillebonne d'abord, à Yvetot ensuite. Si on ignore la répartition des fonctions dans le couple pour le premier café-épicerie, on constate cependant que le mari se décharge des commandes et du chiffre d'affaires (p. 39), donc de la partie administrative, plus valorisante en un sens. Le second commerce, pour lequel le père a abandonné tout emploi d'ouvrier, consacre une spécialisation : le mari tient le café (p. 48, 68-69), la femme l'épicerie.

- **Si on mesure l'ambition du père à son dynamisme, quelle évolution constate-t-on? Quelles explications sont-elles données? Peut-on en trouver une autre, familiale?**

- **Quelles conclusions peut-on tirer des positions politiques et syndicales du père?**
- **Le rapport du père à l'argent et aux objets est une autre façon d'étudier son ambition. Faire un bilan de ses acquisitions et frais de modernisation au fil des ans. Son train de vie change-t-il? Pourquoi?**

● **La mère** n'est pas le sujet principal; cependant il serait inconcevable de l'ignorer car elle a joué un grand rôle dans le destin du père. Inversement, dans *Une femme*, livre qu'Annie Ernaux consacrera à sa mère, il sera encore question du père.

Valorisée au début de *La place* par sa position de veuve et les responsabilités qu'elle doit assumer, Madame D... est absente des p. 20 à 30, chargées de présenter la jeunesse du père. La sienne n'occupe que la p. 32. Jusqu'à l'achat du café-épicerie (p. 46), il est encore souvent question d'elle, ensuite elle s'efface, incluse seulement dans le pronom *ils*. Parfois même elle disparaît: c'est le père seul qui emprunte (p. 52), qui s'occupe (mal) des aménagements de la maison (p. 53). On retrouve la mère p. 64 dans son rôle d'épouse, puis p. 74 remplissant cette fois sa fonction maternelle. On ne saura rien de ses réactions au mariage de sa fille. En revanche, le récit de l'agonie lui redonne un rôle important; et nous connaissons sa situation au moment de l'écriture du livre (p. 100).

En accord avec son objectif: exposer et analyser la condition sociale de son père, Annie Ernaux s'efforce

donc, en général, de centrer les informations sur l'épouse que fut sa mère.

- **C'est sur cet axe qu'on peut construire une étude sur la mère. Quel rôle a-t-elle joué dans la vie professionnelle de son mari et dans sa vie conjugale?**
- **Parmi les indices fournis, relever ceux qui signalent son origine populaire puis ceux qui manifestent sa force de caractère. Dans la problématique du livre, manifestée par le titre, *La place*, quelle fonction a-t-elle remplie?**
- **Réfléchir également à ce bref paragraphe de la p. 74 commençant par: « À cette époque... » Quel enchaînement implicite relie les deux premières phrases? Que déduire des pronoms personnels employés dans les trois dernières phrases? En quoi l'ultime affirmation explique-t-elle le début du paragraphe?**
- **Faire maintenant des déductions sur le rôle ambigu que la mère a pu jouer dans les relations père-fille. Songer par exemple à la constatation énoncée au style direct p. 60: « C'est un homme de la campagne, que voulez-vous. » Pourquoi n'est-ce pas expliqué plus clairement?**

Étudier le troisième personnage du livre — fille, narratrice et auteur — ne peut se faire qu'en bilan général de l'ouvrage, une fois dégagés les thèmes majeurs.



# Le savoir

Pour comprendre les relations entre les trois personnages de *La place*, il faut réfléchir à l'obstacle que constitue entre eux le savoir.

● **Le langage** joue un rôle primordial dans l'évolution du trio familial. C'est aux parents que revient normalement la responsabilité d'apprendre à s'exprimer à leurs enfants. Or, le père a conscience de son infériorité dans ce domaine, dont il n'est d'ailleurs nullement responsable. Le fait qu'il sache « lire et écrire sans faute » (p. 26) démontre ses capacités personnelles et l'efficacité de l'enseignement primaire. Car sa famille lui a transmis un patois dont « il était fier d'avoir pu [se] débarrasser en partie » (p. 56).

Seulement, il n'est pas apte lui-même à enseigner un langage **correct** à sa fille car il lui paraît impossible de se contrôler tout le temps. Alors, la logique s'inverse : c'est lui que son enfant reprend (p. 57-58). Première indignité, qu'il ne supporte pas. Il en connaît d'autres, face au notaire (p. 53), au billet de la maîtresse d'école (p. 54), au médecin...

Son mutisme dans un milieu social plus élevé que le sien devient sa seule défense, qu'il abandonne toutefois lorsqu'il s'agit de faire honneur aux camarades de sa fille (p. 84). Paradoxalement, il se révèle très attaché à la précision du vocabulaire (p. 57) ou estime qu'on ne peut parler de l'école qu'avec un registre soutenu (p. 72).

En revanche, pour communiquer en famille (p. 64), plaisanter, réprimander sa fille, le père retombe systématiquement dans une pratique linguistique vulgaire.

Ainsi, plus sa fille grandit et gravit les échelons de la réussite scolaire, plus le père se sent **humilié**. Même les efforts qu'il fait se retournent contre lui (p. 84). Découragé, il se refuse alors « à employer un vocabulaire qui n'était pas le sien » (p. 57). Les problèmes de langage bloquent donc toute communication familiale.

■ **Étudier dans les trois paragraphes des p. 56 et 57 l'association entre langage et niveau social.**

■ **Dégager les étapes qui conduisent le père à l'incommunicabilité.**

■ **Par une analyse des connotations, préciser la position de la narratrice.**

● **Le savoir-vivre** pose également un problème aigu aux personnages de *La place*, non pas qu'ils en soient dépourvus : ils en ont un, parfaitement rodé, comme on le constate à l'occasion des visites mortuaires (p. 15) mais il ne convient ni à l'école (p. 62), ni dans les milieux bourgeois (p. 65). Le drame vient lorsque la fille reproche à son père de manger bruyamment, bref d'avoir de mauvaises manières (p. 74).

● Enfin, **le savoir scolaire** met en valeur toute l'ambiguïté des relations du père à la culture. En effet, d'une part, il souhaite la réussite de sa fille et, jusqu'à un certain niveau, prend plaisir à suivre son travail (p. 66, 67, 101). Mais, d'autre part, il refuse les conséquences de ses suc-

cès : en particulier lorsque sa fille prend prétexte de ses études pour s'isoler dans sa chambre. Il finit même par avoir honte devant les clients d'une scolarité aussi indûment prolongée (p. 73, 82-83).

■ **Étudier dans les trois paragraphes des p. 66-67 toutes les manifestations du sentiment d'infériorité du père face à l'école. Que symbolise-t-elle pour lui ?**

● Il reste maintenant à observer la position de la narratrice face à ce savoir, conquis par son seul mérite. Si l'adolescente fut enthousiaste, le **ton satirique**, ou sceptique que l'auteur utilise pour parler du métier d'enseignant, au début et à la fin de *La place*, montre à quel point elle garde rancune à une institution qui l'a forcée à renier son milieu d'origine.

■ **Relever et interpréter le champ lexical dominant dans les passages suivants qui relatent sa trahison forcée : p. 62, 64-65, 74, 100.**

■ **Examiner dans les deux paragraphes des p. 71-72 tous les termes par lesquels Annie Ernaux prend du recul vis-à-vis de son évolution culturelle. Pourquoi agit-elle ainsi ?**

On peut conclure ces réflexions sur le savoir par un rapprochement avec la Bible, ou le mythe du bon sauvage. L'innocence, la pureté, le bonheur même, disparaissent lorsqu'on goûte aux fruits de la science.

*Tous les déracinés culturels ont ressenti ce douloureux déchirement, témoin Albert Memmi, tunisien juif, pauvre, de langue maternelle arabe, devenu écrivain d'expression française :*

« *La connaissance fut peut-être à l'origine de tous les déchirements, de toutes les impossibilités qui surgirent dans ma vie. Peut-être aurais-je été plus heureux dans le rôle d'un juif du ghetto, confiant en son Dieu et ses livres inspirés.* » La statue de sel (1953), *Folio*, n° 206, p. 98.

## Les rapports sociaux

*La place* instaure un jeu de regards des classes sociales les unes sur les autres.

● Les petits **paysans** paraissent les plus mal lotis. En dehors de la religion qui les met à égalité avec les gros fermiers (p. 25), ils n'ont aucun espoir de promotion. Le grand-père paternel se vengeait du mauvais sort en étant dur avec sa famille ; mais il lui était impossible de ne pas placer ses enfants dans une situation de quasi-servage. Pour la mère, les traces de comportement paysan chez le père doivent être gommées : c'est un handicap. Il faut à tout prix éviter de faire paysan, surtout si on est pauvre (p. 63).

■ **Travail de groupe : faire des recherches historiques sur le rejet de la paysannerie et observer dans l'actualité s'il persiste des traces de cette attitude.**

● Les **ouvriers** ont déjà la consolation de se sentir supérieurs aux campagnards. Mais ils sont eux-mêmes

dédaignés par les employés de maison (p. 32), et Annie Ernaux souligne à plusieurs reprises leurs scandaleuses conditions de travail (p. 34, 37, 39). Elle explique également que ses parents redoutaient, s'ils faisaient faillite, de « retomber ouvriers » (p. 35).

Ainsi, la vie sociale ressemble à une échelle dont on doit courageusement escalader les barreaux quand on a eu la malchance de naître en bas. Le commerçant n'est certes pas « du bord le plus humilié » (p. 38) mais le père se sait inférieur au cafetier du centre-ville.

Médecins, notaires, instituteurs ou bibliothécaires intimident par leur fonction. On les soupçonne de se moquer des humbles, même lorsqu'ils ont l'air affable (p. 51). Ainsi, la meilleure solution réside dans une rigoureuse discrétion, un effacement diplomatique (p. 54-55). À ce complexe d'infériorité correspond une idéalisation de la classe bourgeoise.

■ **Chercher les raisons de cette illusion en s'appuyant sur les p. 65, 83, 85.**

● Placé dans un échelon intermédiaire, **le commerçant** rencontre des problèmes spécifiques qu'Annie Ernaux aborde à plusieurs reprises.

■ **Classer les difficultés de cette profession signalées par Annie Ernaux aux p. 34, 36, 37, 47, 67-68, 76 et 81. Les relier à une situation historique. Dans quelle mesure peut-on parler d'aliénation du commerçant ?**

● *La place* présente **la classe bourgeoise** sans la moindre complaisance. Autoritaire et pincée, à la façon du

jury de Capes, elle ne reçoit les enfants d'origine modeste qu'à condition qu'ils renient leur passé (p. 65, 71-72, 84, 93). Mais, si elle se trouve invitée par ces gens humbles, la bourgeoisie n'oublie pas ses principes. Elle refuse la communication.

Ainsi, le futur gendre n'a pas reconnu la valeur de son beau-père (p. 85) et, s'il a accepté les offrandes financières il a toujours trouvé des prétextes pour éviter d'aller le voir (p. 87, 89).

Cette analyse d'Annie Ernaux est, en soi, le signe d'une **réconciliation** avec le père.

## La souffrance

En effet, la narratrice de *La place* revient sur un **moment douloureux** de son existence. C'est par son regard que nous voyons les efforts des uns et le dédain des autres ; en ce sens, on peut parler de **réparation**.

Car il lui faut se faire pardonner — et surtout, **se pardonner** à elle-même — son attitude d'adolescente. Victime d'une pression sociale, passant par l'institution scolaire, elle a été conduite à trahir : « L'univers pour moi s'est retourné » (p. 72). Ayant adhéré aux valeurs bourgeoises, elle a eu honte du comportement de ses parents, qu'elle a, en vain, essayé de modifier. Puis elle a perdu le désir de communiquer avec eux, avec son père surtout : « on n'avait plus rien à se dire » (p.75). Ce reniement est source de remords, comme elle l'a avoué à Gro



Lokoy (entretien du 17 avril 1992) : « La plus grande honte, c'est d'avoir eu honte de mes parents. Ce qui me fait honte, c'est cette honte-là, dont je ne suis pas vraiment responsable, c'est la société inégalitaire qui impose cette honte. » Elle souhaite désormais légitimer, sans pour autant la célébrer, cette culture populaire dont l'école l'a détachée.

- **Expliquer pourquoi l'incompréhension réciproque est culpabilisante pour la fille en étudiant les champs lexicaux des p. 72 à 74.**
- **Répertorier et classer, sur l'ensemble du livre, les souffrances que le comportement de la fille a pu causer au père.**
- **Pourquoi Annie Ernaux a-t-elle choisi d'avouer cette trahison ?**

*Ce sentiment de culpabilité a fréquemment été exprimé par d'autres écrivains issus d'un milieu populaire. Ainsi, Jean Guéhenno, dans *Changer la vie*, avoue :*

*« S'il faut le dire, je sens souvent la sourde inquiétude d'une sorte de trahison. Il y a si loin du monde où je suis né au monde où je vis désormais. J'ai "changé la vie" mais je ne l'ai changée que pour moi. Je m'en suis tiré bourgeoisement. Il s'agissait bien de devenir bachelier et de conquérir, les uns après les autres, tous les titres qui finiraient par me transformer en un Monsieur et m'asseoir dans quelque fauteuil... Plus fort, plus généreux, plus solide,*

*j'aurais mieux supporté les misères de notre vie, je serais demeuré parmi les miens, je ne me serais pas séparé. » *Changer la vie*, Grasset, 1961, p. 14.*

La décision d'écrire *La place* est donc issue du désir d'Annie Ernaux de **rendre sa dignité** à un homme que sa condition sociale a humilié, jusque dans les rapports qu'il entretenait avec sa fille.

Reste la question du bonheur. L'intrusion du savoir a gâché celui du père et de la fille. La narratrice le retrouve t-elle dans l'écriture de *La place* ?

- **Chercher, dans les paragraphes concernant le travail de l'écrivain, les indices de l'état d'esprit dans lequel le récit a été rédigé, quinze ans après la mort du père. Qu'en conclure ?**
- **On pourrait également, comme à la fin d'une tragédie classique, se poser la question de la responsabilité. Quelle est la part de la fatalité dans ce drame familial ? Aurait-on pu l'éviter et comment ?**

## 4. DIVERS

Sujets de travail écrit « Conseils de lecture.

### Sujets de travail écrit

◆ 1. En s'inspirant des procédés employés par Annie Ernaux, rédiger le commentaire d'une photographie de famille.

◆ 2. Dans une critique sur *La place*, parue dans *Libération* le 1-3-1984, Michèle Bernstein affirme : « Elle fut, sans conteste, la meilleure des filles. Son père, non plus, n'aurait pas aimé qu'elle restât à l'épicerie-buvette. »

Dites ce que vous pensez de cette assertion en vous appuyant avec précision sur le livre.

◆ 3. « Je m'arrache du piège de l'individuel », écrit Annie Ernaux dans *La place* (p. 41). En quel sens peut-on dire que l'individuel est un piège, par rapport aux objectifs du livre ?

Pour enrichir votre réflexion, vous chercherez les avantages dont Annie Ernaux s'est privée et le sens différent que cet effort donne à son livre.

◆ 4. Parce que Annie Ernaux écrit dans *La place* : « je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art » (p. 21), doit-on conclure que ce livre relève du témoignage et non de la littérature ?

## Conseils de lecture

### Œuvres d'Annie Ernaux

◆ *Une femme*, bien entendu, puisqu'il s'agit d'un ouvrage à la fois symétrique et différent, car consacré à la mère. Folio, n° 2121.

◆ *Les armoires vides* permettent de saisir la différence d'approche stylistique sur un sujet presque identique. Folio, n° 1600.

◆ Le *Journal du dehors* présente une série d'observations quotidiennes sur les habitués des lieux publics fréquentés par Annie Ernaux : RER, hypermarchés, centres commerciaux. La fragmentation du récit y est poussée à son point extrême, puisque, en dehors de la narratrice, rien ne relie les paragraphes. Folio, n° 2693.

### Étude sur Annie Ernaux

◆ Marie-France Savéan : *La place et Une femme*, essai et dossier, dans la collection Foliothèque.

◆ **Ouvrages sur un sujet semblable**, qu'il est donc intéressant de comparer avec *La place*, de façon à dégager la spécificité du récit d'Annie Ernaux :

Simone de Beauvoir, *Une mort très douce* (1964), Folio, n° 137.

Albert Cohen, *Le livre de ma mère* (1954), Folio, n° 561, et Folio Plus, n° 2.

Jean Guéhenno, *Changer la vie* (1961), Grasset.

Peter Handke, *Le malheur indifférent* (1972), Folio, n° 976.

Albert Memmi, *La statue de sel* (1953), Folio, n° 206.

Paul Nizan, *Antoine Bloyé* (1933), Grasset.

Charles-Louis Philippe, *La mère et l'enfant* (1900), Folio, n° 1509.

Jules Vallès, *L'enfant* (1876), Folio, n° 519.

LA PLACE	9
Notes	105

#### DOSSIER

<b>1. Contextes</b>	113
Repères chronologiques	113
Place dans l'œuvre	115
Genèse	117
<b>2. Aspects du récit</b>	120
Le titre	120
La narration	121
La structure	127
La temporalité	129
L'espace	131
L'Histoire	133
L'écriture plate	135

<b>3. Thématique</b>	140
Les personnages	140
Le savoir	146
Les rapports sociaux	149
La souffrance	151
<b>4. Divers</b>	154
Sujets de travail écrit	154
Conseils de lecture	155

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

- LES ARMOIRES VIDES, Folio n° 1600.  
CE QU'ILS DISENT OU RIEN, Folio n° 2010.  
LA FEMME GELÉE, Folio n° 1818.  
LA PLACE, Folio n° 1722 et Folio Plus n° 25.  
UNE FEMME, Folio n° 2121.  
PASSION SIMPLE, Folio n° 2545.  
JOURNAL DU DEHORS, Folio n° 2693.  
LA HONTE, Folio n° 3154.  
« JE NE SUIS PAS SORTIE DE MA NUIT », Folio  
n° 3155.